This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

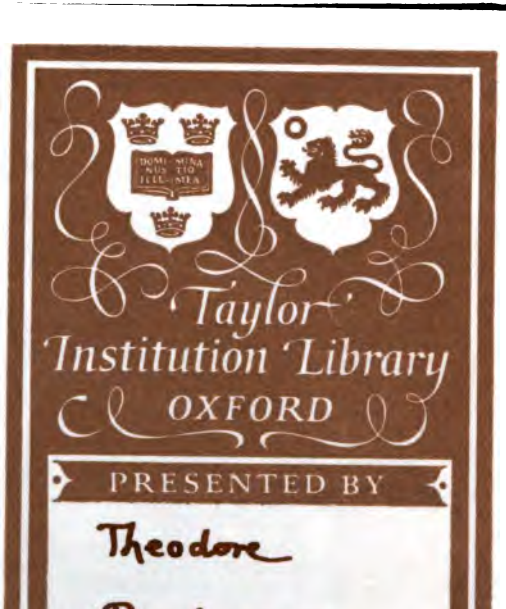
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M. des
Vendemes

Vet. Fr. II A. 1278



Pierre Claude Nivelle de
la Chaussée

L'ECOLE DES AMIS,

COMEDIE

EN VERS,

ET EN CINQ ACTES.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez LE BRETON, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien-amé NICOLAS FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contresceel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contresceel, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'im-

pression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; Et que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chasteau du Louvre, & un dans celle de notred. trés cher & féal Chevalier le Sieur d'Agnesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris ; N°. 436, Fol. 397. conformement aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 5. Avril 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

L'ÉCOLE DES AMIS.

COMEDIE.

Répreſentée pour la premiere fois le 25e. Février 1737.

ACTEURS.

HORTENCE. *Mlle. Goſſin.*

CLORINE, Suivante d'Hortence. *Mlle. Quinault.*

MONROSE. *M. Dufreſne.*

DORNANE. *M. Grandval.*

ARAMONT. *M. Duchemin.*

ARISTE. *M. Sarazin.*

UN GARDE.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon de Monroſe.

L'ECOLE DES AMIS.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONROSE *qui s'apprête à sortir.* CLORINE.

CLORINE.

QUoi, vous voulez sortir ?

MONROSE.

Laisse-moi, je te prie,
Je ne puis différer ma premiere sortie,
Ni demeurer ici davantage en suspens :
Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

CLORINE.

Oui : mais, Monsieur, à peine est-elle refermée,

MONROSE.

Eh ! depuis que je suis revenu de l'armée,
Blessé dans ce combat où mon oncle a péri,
Deux mois se sont passez : je dois être guéri.

CLORINE.

Quelle raison !

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite,
Je veux sçavoir comment la fortune me traite.
D'ailleurs, un intérêt plus pressant, & plus fort
Que celui qui me touche, éxige cet effort.
Mon oncle étoit chargé des biens de ta Maîtresse ;
Et je lui dois un compte... il le faut,.. le tems presse...
D'autant plus qu'elle va retourner au Convent.

CLORINE *avec plus de circonspection.*

Monsieur, vous vous verrez, sans doute, auparavant ?

MONROSE.

Qui, moi, Clorine ? Hélas ! Je ne l'ai que trop vuë.

CLORINE.

Ah ! cette répugnance est assez imprévûë.
Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur ?

MONROSE.

La révolution,....

CLORINE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au Ciel!... quand j'étois un peu plus digne d'elle,
Je l'ai vûë insensible à l'ardeur la plus belle.
Que seroit-ce à present que je puis n'être rien?

CLORINE.

Est-on si prévoyant lorsque l'on aime bien?
Monsieur, est-ce donc là cette ame si charmée?
Est-ce vous, qui depuis le départ pour l'armée
Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait,
Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait?
Hortence eût obéi.

MONROSE.

Cesse de m'entreprendre.
Si j'avois son portrait, il faudroit le lui rendre;
Il faudroit la revoir encore, & me plonger....

CLORINE.

Du moins, la bienséance.....

MONROSE.

Il n'y faut plus songer.

SCENE II.

CLORINE *seule.*

Fort bien, il va se perdre, en fuyant ma Maitresse.
Je veux les rapprocher tous deux avec adresse.
Elle rêve.
Eh! le portrait d'Hortence est propre à cet effet.
Il faut lui procurer en secret ce bienfait,

Et lui faire trouver par quelque ſtratagême
Cette heureuſe reſſource, en dépit de lui-même.
Je veux que ce portrait ſerve à vous réunir:
Oui, Monſieur, je ſçaurai vous forcer à venir
Le remettre vous-même entre les mains d'Hortence.
Alors ils ſe verront. L'amour d'intelligence
Les menera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.
Au reſte, puiſſe-t-il avoir un ſort heureux!
Eſpérons que la Cour lui ſera moins contraire.
Il va lui-même agir. C'eſt le point néceſſaire;
Car.... ſes amis ont beau le ſervir de leur mieux;
L'un d'eux n'eſt qu'un bon homme, ardent, officieux,
Qui tracaſſe, & qui veut toujours être de fête:
L'autre n'a que du faſte & du vent dans la tête.

SCENE III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT *derriere le Théatre, à voix haute.*

EH bien! où ſont-ils donc fourrez? Hola, quelqu'un?

CLORINE.

Bon! voici juſtement notre vieil importun!
Qu'il va bien ſignaler ſon zéle impitoyable!

ARAMONT.

Quand le Maître eſt dehors, les Valets ſont au diable.
C'eſt Clorine! Eh! parbleu, je la trouve à propos.
J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots.

Hortence s'en va donc?

CLORINE.

Oui, Monſieur, ſans remiſe.
Elle rentre au Convent où le défunt l'a priſe.
Il l'avoit fait venir pour la former un peu,
Avant que de lui faire épouſer ſon neveu.
Elle y ſeroit déjà retournée au plus vîte,
Si l'éternelle tante attachée à ſa ſuite,
N'avoit été malade : elle ſe porte mieux.

ARAMONT.

Tant pis.

CLORINE.

Et nous faiſons aujourd'hui nos adieux.

ARAMONT.

Cette vieille radote ; & ta Maîtreſſe rêve.

CLORINE.

En quoi ?

ARAMONT.

C'eſt aujourd'hui que le ſcellé ſe leve.
Hortence a tous ſes biens.

CLORINE.

Quelqu'un en prendra ſoin.
A quoi ſerviroit-elle ? On n'en a pas beſoin.

ARAMONT.

Elle eſt riche, & très-riche.

CLORINE.

Oui, Monſieur, je l'eſpere.

ARAMONT.

Ah ! je vous en réponds. D'autant plus que ſon pere

N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux Marin,
Qui, pour être partout Maître de son destin,
Ne posseda jamais, pour toutes Seigneuries,
Qu'un riche porte-feüille, & force pierreries.

CLORINE.

Chacun, suivant son goût, prend ses arrangemens.

ARAMONT.

Ainsi donc ta Maîtresse, outre ses diamans,
Est un des grands partis qui soient peut-être en France;
A moins que le défunt, contre toute apparence,
N'ait altéré des biens confiez à ses soins;
Mais c'est ce que l'on doit appréhender le moins.
Or cela supposé, comme aussi que Clorine
Soit une fille aimable, intelligente, & fine.....

CLORINE.

Elle se retourne, comme si on l'appelloit.

Ah! point du tout, Monsieur..... Oui... j'entends...
(excusez;
On vient de m'appeller.

ARAMONT *la retenant.*

Non; vous vous abusez:
Et quand cela seroit, qu'importe? On peut attendre.
En faveur de Monrose, il faudroit nous entendre.
Tu vois comme au moment de faire son bonheur,
Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit d'honneur:
Tu sçais, pour son neveu, quelle étoit sa tendresse;
Et qu'en le mariant à ta belle Maîtresse,
Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement:
Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément,

Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.
Thésauriser n'eſt pas le fait des gens de guerre ;
Et l'on doit peu compter ſur leurs ſucceſſions.
Le défunt ne rouloit que ſur des penſions,
De forts appointemens, qu'il mangeoit à meſure ;
Ainſi de ce côté la fortune eſt peu ſûre.
A l'égard de la Cour, je doute, & je ne ſçais
Si l'on achevera des projets commencez :
Et franchement j'ai peur qu'en cet état funeſte
Ta Maîtreſſe ne ſoit le ſeul bien qui nous reſte.
Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

CLORINE.

A quoi ſerviroit-il de nous aſſocier ?
Hortence va paſſer ſous une autre puiſſance.
On éxigera d'elle une autre obéïſſance.

ARAMONT *ironiquement.*

On éxigera d'elle une infidélité :
Vous n'y voyez aucune impoſſibilité.
Si Monroſe a ſon cœur . . . .

CLORINE.

Mais il fuit ma Maîtreſſe !

ARAMONT.

Elle n'en eſt pas moins l'objet de ſa tendreſſe ;
Mais il compte ſi peu ſur un heureux deſtin,
Ou du moins l'avenir eſt ſi fort incertain,
Qu'il n'oſe plus tenter d'acheter ſa conquête.
Il eſt intimidé : voilà ce qui l'arrête.

Tant de discrétion lui feroit trop de tort.
Il faut les rapprocher, & les mettre d'accord.

CLORINE.

J'entends.

ARAMONT.

Il faudroit donc autoriser mon zéle.
Il n'eſt qu'un mot qui ſerve. Hortence l'aime-t-elle?

CLORINE.

Vous me le demandez, à moi?

ARAMONT.

Sans contredit.

CLORINE.

Mais vous n'y penſez pas. Eh! qui me l'auroit dit?

ARAMONT.

Elle-même, parbleu: Du-moins je le ſuppoſe.
Suivante & confidente eſt bien la même choſe.

CLORINE.

Non pas auprès d'Hortence.

ARAMONT.

Ah! ah! mais en tout cas
On peut bien deviner.

CLORINE.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On ſurprend un ſecret qu'on ne veut pas nous dire;
On le lit dans les yeux, dans....

CLORINE.

Je n'y ſçais pas lire.

ARAMONT *avec dépit.*

Les filles d'apresent ne sçavent jamais rien
De tout ce que l'on sçait qu'elles sçavent très-bien.

CLORINE *riant.*

On ne sçauroit penser plus à notre avantage.
Monsieur, vous souvient-il d'un certain mariage
Que vous avez fait faire ?

ARAMONT.

Oui, j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'est le dernier sur tout que je veux rappeller.
Oh !... la suite en est belle, & le chef-d'œuvre est rare.
Ces gens sont en procès afin qu'on les sépare ;
Et, vous sollicitez leur séparation.

ARAMONT.

Je ne dispose pas de l'inclination.

CLORINE.

Bon ! & ces deux Rivaux, Monsieur, que vous en semble ?
Vous les aviez si bien raccommodez ensemble !
D'où vient sont-ils partis aussitôt de la main
Pour s'aller battre ?

ARAMONT.

Ils ont pris querelle en chemin.

CLORINE.

Vous souvient-il encore ?...

ARAMONT *vivement.*

Ah ! tréve de mémoire,
Il n'est plus question de faire mon histoire.

C'eſt-à-dire qu'Hortence aura juſqu'à ce jour
Fait perdre à notre ami ſon tems & ſon amour?

CLORINE.

Et ne voulez-vous pas que je l'en dédommage?

ARAMONT.

Eh! ventrebleu, pourquoi ſe laiſſer rendre hommage,
Lorſque l'on ne veut pas ſe laiſſer enflammer?

CLORINE.

Hortence obéiſſoit en ſe laiſſant aimer.

ARAMONT.

La complaiſance eſt grande.

CLORINE.

Aſſez.

ARAMONT.

Se peut-il faire!
Eh mais, combien de tems faut-il donc pour lui plaire,
Si depuis une année & plus qu'elle eſt ici,
L'amour de ſon amant n'a pas mieux réuſſi?
Hortence s'amuſoit du plaiſir d'être aimée.
L'hymen ſe devoit faire au retour de l'armée.

CLORINE.

Il eſt vrai.

ARAMONT.

Cette époque eſt bonne à remarquer!
A quoi penſoit Hortence? Elle alloit s'embarquer;
Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

CLORINE.

C'eſt bien aſſez qu'il vienne après le mariage;

L'amour qui le prévient n'eſt pas le plus certain.
Il vaut mieux ne donner ſon cœur qu'après ſa main.
Quand on eſt ſa maîtreſſe, alors c'eſt autre choſe.
Hortence étoit ſoumiſe à l'oncle de Monroſe ;
Il lui ſervoit de pere ; il en avoit les droits,
Que le ſien, en mourant, lui remit autrefois.
Ils avoient toujours eu cette alliance en vuë.
Hortence eût obéï : mais l'affaire eſt rompuë.
Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant ?

ARAMONT.

Allez, morbleu, partez ; retournez au Convent.
Ainſi Monroſe eſt libre ; & s'il eſt raiſonnable,
On pourra lui trouver un parti convenable.
Quelqu'autre aura des yeux, du bien, de la beauté ;
Oui, l'on pourra tourner de tel autre côté,
Que.....

CLORINE.

Eh ! qui menacez-vous ? Je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

ARAMONT *ſeul.*

DU moins, cette ménace a fâché la Suivante.
Qu'elle aille à ſa Maîtreſſe apprendre ce diſcours.
Tant mieux. La jalouſie eſt d'un puiſſant ſecours ;
Et jamais la fierté ne doit être épargnée.
Une femme piquée eſt à moitié gagnée.

SCENE V.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

SErviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.
Qu'as-tu fait de Monrose?

ARAMONT.

Il va bientôt rentrer.

DORNANE.

Tu ne le quittes plus! je te trouve adorable.
Ah! si l'évenement lui devient favorable,
Que d'amis fugitifs se verront confondus!

ARAMONT.

Ils ne sont qu'égarez; ils ne sont pas perdus.
Cette espéce d'amis n'est pas la moins commune,
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux.
Le calme revient-il? On peut compter sur eux.
Il raméne avec lui leur troupe mercenaire.
Dans le monde, en un mot, c'est l'usage ordinaire
Qui fut, & qui sera toujours comme aujourd'hui;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

DORNANE.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire:
Et que la Cour lui soit favorable, ou contraire;

Il n'en sera ni plus ni moins cher à mes yeux.

ARAMONT.

Sans doute. Le malheur est-il contagieux ?

DORNANE.

On cesse d'être ami si-tôt que l'on varie.
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie :
La moindre alternative y porte un coup mortel ;
Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel.

ARAMONT.

Sçais-tu que tu dis vrai ?

DORNANE *avec fatuité.*

Voilà comme je pense.
Mais ce n'est point assez ; j'agis en conséquence.
Depuis qu'il est malade, on n'imagine pas
Ce que j'ai vû de gens, combien j'ai fait de pas.
J'ai mis en action toutes nos connoissances.
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances ?

ARAMONT *à part.*

Car il faut bien les voir, quand on en a besoin.
Quelle fatuité !

DORNANE.

J'aurois été plus loin
Si je l'avois trouvé possible & nécessaire :
Mais Dieu sçait de quel air j'ai mené cette affaire !

ARAMONT.

De quel air ; s'il vous plaît ?

DORNANE.

Je crois qu'il est permis
De parler un peu haut quand c'est pour ses amis.

ARAMONT *à part.*

Tout est perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette assurance
Qui subjugue, ou détruit toute autre concurrence.
Quoiqu'il en soit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi
Parmi les prétendans; ils sont en désarroi.
Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille....
J'ai publié partout ... en secret ... à l'oreille...
Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour:
Et c'est, grace à mes soins, la nouvelle du jour;
Par-là j'ai dérouté la brigue & la cabale.

ARAMONT.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

DORNANE.

Tu t'y connois!

ARAMONT.

Pour moi, je me borne à des soins
Qui sont à ma portée; & je risque un peu moins.
Sans moi, des créanciers bloqueroient cette porte;
J'ai du moins, pour un tems, écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc?

ARAMONT.

En disant partout avec éclat
Que la succession est en très-bon état.
Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs poursuites.

DORNANE.

C'est une minutie.

ARAMONT.

On verra dans les suites

Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas étonné
Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné
Par l'homme, sur lequel il comptoit davantage,
Ariste?

DORNANE.

L'amitié n'est point un héritage.

SCENE VI.

ARISTE *sans être vû.* DORNANE, ARAMONT.

ARAMONT.

Quoi? l'ami le plus cher que le défunt ait eu,
Laisse ainsi son neveu, tandis qu'il auroit pû
Agir, & lui prêter son heureuse assistance?
Son appui nous seroit d'une grande importance;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un Courtisan masqué par la misantropie,
Recouvert du manteau de la Philosophie;
Un Politique sombre, équivoque & caché,
Qui se donne à la Cour pour être détaché
Des postes, des emplois, des grandeurs, & des graces;
Mais qui secrettement vise aux premieres places;
Et dont l'ambition, quand il en sera tems,
Se manifestera peut-être à nos dépens.

ARAMONT.

Cet Ariſte pourtant. . . . il avoit paru prendre
Au deſtin de Monroſe un intérêt ſi tendre :
Je l'ai crû ſon ami.

DORNANE.

Lui ? Sur quel fondement ?
Quand on eſt tel, croi-moi, l'on s'annonce autrement.
En effet, l'amitié donne un air moins auſtére.
Un véritable ami n'a d'autre caractére
Que celui qui nous plaît. Il ſe régle ſur nous,
Il adopte nos mœurs ; il ſe fait à nos goûts ;
Il ſe métamorphoſe au gré de nos caprices ;
Il prend nos paſſions, nos vertus, & nos vices :
C'eſt un Caméléon qui reçoit tour-à-tour. . . . .

ARISTE *s'avançant.*

Ce portrait-là, Monſieur, eſt celui de l'amour.

DORNANE *à part.*

C'eſt Ariſte ! Ah, morb'eu !

ARISTE.

Mon abord vous étonne !

DORNANE.

Ah ! Monſieur, qui pouvoit vous croire là ?

ARISTE.

Perſonne.
Si j'ai bien entendu votre entretien . . . . .

DORNANE *à part.*

Tant pis.

ARISTE.

Les amis de Monroſe étoient ſur le tapis.

Vous paroiſſez avoir épuiſé la matiére ;
Et Monroſe vous doit ſa confiance entiére.
Oui, par proviſion vous nous excluez tous.
Il ne doit plus compter ſur d'autres que ſur vous.
Vous ſuffirez à tout ; du moins, je le ſouhaite.
L'amitié qui ſe vante eſt ſouvent indiſcrette.
Cependant trouvez bon qu'au rang de ſes amis
Quelqu'autre puiſſe encore avec vous être mis.
L'amitié n'admet point de baſſes jalouſies.
C'eſt à l'amour qu'il faut laiſſer ces frénéſies.

SCENE VII.

MONROSE *tranſporté de joye.* ARISTE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *à Aramont & Dornane.*

MEs amis, prenez part à la joie où je ſuis.
Mon bonheur eſt prochain; ſi j'en crois tous les bruits,
On dit qu'en ma faveur la Cour eſt réunie.
appercevant Ariſte.
Ah! Monſieur. C'eſt me faire une grace infinie.
Ces Meſſieurs ſont témoins ſi depuis mon retour
Ma ſanté m'a permis de vous faire ma cour.

ARISTE.

Votre ſanté va bien ; je vous en félicite.

DORNANE.

Et moi, de la nouvelle.....

ARAMONT *à part.*

En cas de réuſſite.

MONROSE.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

DORNANE.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,
Quand on a le secret de se la faire rendre.
Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.
La fortune & l'amour se ressemblent tous deux :
C'est la même façon pour traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Oses-tu te promettre
Un aussi bon effet ? . . . .

MONROSE.

De quoi ?

DORNANE.

De cette lettre
Qu'il a fallu te faire écrire, & t'arracher ?
Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher . . . .

MONROSE.

Je trouvois que le style en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh ! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque terme.

MONROSE.

Ou du moins adoucir . . . . . .

DORNANE.

Va, va, le style est bien.
La souplesse est pour nous un indigne moyen,

Presque toujours nuisible, & jamais légitime :
Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.
On ne cherche que trop à nous humilier.
Nous devons exiger, & non pas suplier.
à Ariste.
N'est-il pas vrai, Monsieur ?

ARISTE.

Chacun a ses usages.

MONROSE.

J'ai vû tous nos amis.....

ARISTE *à part.*

Qui ne sont pas plus sages.

MONROSE.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

ARISTE.

Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

MONROSE.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre ?

DORNANE.

Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat.
On n'y sçauroit donner trop de cours & d'éclat.
Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,
Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.
Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser
Si la Cour qui le voit, pourra se dispenser
D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place.
Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le fasse,

Et qu'enfin elle céde à la néceſſité . . . . .

ARISTE.

Vous en parlez, Monſieur, avec capacité.

DORNANE.

En ſeriez-vous ſurpris ?

ARISTE.

Vous êtes politique.

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'eſt de quoi je me pique.

ARISTE *à part.*

Contre cet étourdi je ne ſçaurois tenir.

à Monroſe.

Dans un inſtant, Monſieur, pourrois-je revenir ?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque choſe à vous dire.

Je veux prendre mon tems.

DORNANE.

Enfin il ſe retire.

SCENE VII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE *toujours joyeux.*

JE puis donc m'applaudir avec vous ſans témoins,
Et vous féliciter du ſuccès de vos ſoins.

Il les embraſſe.

Permettez ce tranſport à ma reconnoiſſance :
D'autres effets ſeront peut-être en ma puiſſance.

Ma chute étoit horrible ; il faut en convenir.
Si je vous faisois voir quel affreux avenir
Etoit devant mes yeux ! . . . . .

DORNANE.

Eloignons cette idée ;
Puisqu'aussi bien l'affaire est presque décidée.
D'ailleurs, ton désespoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux ?
Que le sort te trahisse, ou soit qu'il te seconde,
Mets-toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au monde
Qui ne te soit acquis : je crois que là-dessus
Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va, j'en suis convaincu ; ce n'est pas d'aujourd'hui :
Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste
Jette dans mon esprit un doute qui m'attriste ?

DORNANE.

C'est un homme fâché, qui voit avec dépit
Que nous n'ayons point eu recours à son crédit.
Eh ! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques ;
De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;
Assez durs, pour trouver mauvais qu'un malheureux
Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux ?
Heureux, qui peut ainsi mortifier leur gloire,
Et venger l'amitié ! . . . . Mais si tu veux m'en croire,

Le tems eſt cher, il faut, & même dès ce jour,
Aller, tête levée, & paroître à la Cour.

MONROSE.

Oui, c'eſt bien mon deſſein, dès que je ſerai quitte
Du rendez-vous d'Ariſte.

DORNANE.

Expédie au plus vîte.
Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.
Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

MOi, je vais faire un tour chez tous nos gens (d'affaires,
Pour raſſembler ici ceux qui ſont néceſſaires.

SCENE X.

MONROSE *ſeul.*

HOrtence, eſt-il poſſible? .... Ah, qu'il me ſeroit (doux
D'avoir à vous offrir un rang digne de vous!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, MONROSE.

MONROSE *à part.*

QUEL entretien fâcheux !... Il finira peut-être !

ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le Maître,
Uſez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontez.

ARISTE.

Une étroite amitié m'uniſſoit avec elle.
Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidelle,
Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous,
Si je diſſimulois davantage avec vous.

Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

ARISTE.

Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître
Sur ce fameux théatre, où j'ignore comment
J'ai pû me soutenir jusques à ce moment.
Vous n'êtes pas encore instruit de ses mystéres.
Jusqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,
Vous en ont écarté. La Cour est en tout tems
Une terre inconnuë à tous ses Habitans.
Après un long séjour, après un long usage,
On s'y retrouve encore à son apprentissage ;
On y marche toujours sur des piéges nouveaux ;
On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine !
On n'y peut s'élever que sur quelque ruine ;
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel, au gré de ses vœux, s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage :
Et l'on finit souvent par y faire naufrage.
Mais d'après ce portrait qu'on ne peut qu'ébaucher,
N'avez-vous en secret rien à vous reprocher ?

MONROSE.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire :
Et du moins le succès vous prouve le contraire.

ARISTE.

Le succès! Puissiez-vous n'être point dans l'erreur!
Je voudrois avoir pris une fausse terreur:
Mais je tremble pour vous.

MONROSE.

Je vous suis redevable.

ARISTE.

Votre sécurité me semble inconcevable.

MONROSE.

J'apprends de toutes parts le bonheur que j'attends;
N'ai-je pas à la Cour des droits assez constans?
Et d'ailleurs, un refus est-il en sa puissance?
Je dois tout espérer de sa reconnoissance.

ARISTE.

Dites de ses bontez.

MONROSE.

Je réclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup; mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître;

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.
Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur tems,
Le prix que méritoient leurs services constans.
Ce sont leurs actions, plutôt que leurs Ancêtres,
Qui les ont fait combler des faveurs de leurs Maîtres;

Et monter aux honneurs que vous sollicitez.
Les bienfaits sont à ceux qui les ont méritez.
Les graces ne sont point des biens héréditaires :
Nous n'en sommes jamais que les dépositaires :
Mais par la même voye on peut les obtenir.
Vos peres ont laissé leur nom à soutenir,
Leur vertu, leur exemple, & leur carriere à suivre;
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont vous vous devez mettre en possession.
Tout le reste n'est point de leur succession.

MONROSE.

Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raisonnable?

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.
Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû,
Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu
D'employer les moyens qui sont à votre usage,
Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage.
Vous y devez songer; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.
Ce seroit trop payer la plus haute fortune.
Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importune;
Je ne sçais point jouer un rôle humiliant :
Et l'on peut demander, sans être Supliant.
J'ai fait solliciter, avec cette décence,
Et cette liberté, digne de ma naissance,

J'en aurois épargné la peine à mes amis ;
Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.
S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre.
J'ai même écrit en Cour.....

ARISTE *remettant une lettre à Monrose.*

La voici cette lettre.
Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait sçû le danger où vous vous étiez mis.
Quoi ? Vous osez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,
Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des dettes ?
L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous ?
Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
C'est indirectement s'attaquer à son Maître,
C'est l'offenser lui-même, & c'est le méconnoître,
Quand on manque aux égards que l'on doit à son choix.

MONROSE.

Vous m'effrayez, Monsieur.

ARISTE.

Je fais ce que je dois.
Je ne sçais point flatter quand le mal est extrême.
Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-même.
Eh ! laissez-vous aller à votre naturel,
Au caractére heureux qui vous est personnel.
Vous êtes né prudent, humain, doux, & flexible ;
Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.
Il faut gagner les cœurs ; la fortune les suit.
Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous séduit ?

On ne peut s'observer avec trop de scrupule.
Un langage superbe est toujours ridicule :
Plus on est élevé, plus il est messéant.
C'est ainsi que le Peuple, au fond de son néant,
Toujours séditieux ; quelque bien qu'on lui fasse,
Parle indiscrettement de ceux qui sont en place :
Vous en seriez traité de même, à votre tour,
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

MONROSE.

Vous m'en dites assez ; épargnez-moi le reste.
Vous venez de détruire un charme trop funeste.

ARISTE.

Que la décision n'est-elle en mon pouvoir ?
Mais c'est un dénoüement que l'on ne peut prévoir.
Peut-être est-il prochain : votre destinée
Peut, d'un moment à l'autre, être déterminée.
Attendez votre sort ; & ne recevez plus
Ces complimens suspects autant que superflus.
Peut-être des amis un peu trop pleins de zéle,
Ou des Rivaux, ont fait courir cette nouvelle.
Un bruit trop favorable est souvent dangereux.
Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits
(qu'eux ;
Et du reste daignez agréer mes services.

MONROSE.

C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.
Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui
A vous être attaché comme à mon seul appui.

ARISTE.

Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.
Allez : & moi, je vais prendre congé d'Hortence.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

Cherchons en même-tems à servir son amour.
Sçachons si sa Maîtresse a pour lui du retour.
En cas qu'il soit aimé, je pourrois par la suite....
Mais la voici qui vient recevoir ma visite.

SCENE III.

ARISTE, HORTENCE.

ARISTE.

Ah ! Madame, excusez .... en ce même moment
J'allois vous prévenir dans votre appartement.

HORTENCE.

Monsieur, j'ai sçû l'honneur que vous vouliez me faire;

ARISTE.

C'en est donc fait, Madame ! un départ nécessaire
Eloigne de la Cour son plus bel ornement ?
Il est bien douloureux de vous perdre, au moment
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.
Que vous allez coûter de soupirs & de larmes !

HORTENCE.

Je sçais apprétier des discours si flatteurs.

ARISTE.

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.
Madame, il en est un, sans vous parler du reste,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.
Il sembloit être fait pour vous appartenir.
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir ?
Vous garantirez-vous des effets de l'absence ?

HORTENCE.

Elle n'en aura point sur ma reconnoissance.

ARISTE.

Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit faits ?
Votre cœur, votre main, sont les plus grands bienfaits
Que puissent procurer l'Amour & la Fortune.
L'espoir va ranimer une foule importune.
On cherchera sans doute à forcer votre choix.
Vous ressouviendrez-vous qu'un autre avoit des (droits ? .....

HORTENCE.

Celui dont vous parlez mérite mon estime.

ARISTE.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime ?

HORTENCE.

Monsieur, vous m'étonnez ?

ARISTE.

Par des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

HORTENCE.

Nous ne le sommes pas.

ARISTE.

Quoi donc? Que voulez-vous par-là me faire entendre?

HORTENCE.

Que pour m'abandonner au penchant le plus tendre,
Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

ARISTE.

Quand l'amour vous auroit soumise à son pouvoir
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable....

HORTENCE.

A vos yeux comme aux miens j'eusse été condamnable,
Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
Vous pouvez être amans avant que d'être époux,
Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême:
Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même!
Quand nous prenons trop-tôt un légitime amour,
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime;
Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer
D'avoir un cœur, helas! trop facile à blesser.

ARISTE.

Vous ne m'honorez point de votre confiance,
Madame, je le vois: j'ai quelque expérience.
Pourquoi me craignez-vous? Ne dissimulez plus.

HORTENCE.

Ah! de grace, cessez d'insister là-dessus.

ARISTE.

Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne penſe,
M'oblige à redoubler une ſi vive inſtance.
J'eſpére par la ſuite obtenir mon pardon.
A quelque choſe enfin l'on peut être bon,
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre.
De mon foible crédit je puis aſſez prétendre ....

HORTENCE.

Un homme tel que vous .....

ARISTE.

Ah! vous y comptez peu.
Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu,
Donnez-moi les moyens d'agir en aſſurance;
Dites-moi votre goût, ou votre répugnance;
Par pitié pour vous-même, ordonnez; & comptez....

HORTENCE.

Je reſſens vivement de ſi grandes bontez:
Mais je ne dois penſer, ni vous dire autre choſe.
Pour changer d'entretien.... Que dit-on de Monroſe?

ARISTE.

Que l'eſpoir d'être à vous faiſoit tout ſon bonheur.

HORTENCE.

Parlons de ſa fortune, & non pas de ſon cœur.

ARISTE.

Il eſt vrai que depuis qu'il eſt ſous votre empire,
Son cœur vous eſt aſſez connu pour n'en rien dire.

HORTENCE.

Dites-moi ſeulement ce qu'il va devenir.

ARISTE.

Je vous l'ai demandé, ſans pouvoir l'obtenir;

HORTENCE.

Eſt-ce-là m'éclaircir?... Lui rendra-t-on juſtice?

ARISTE.

Il l'attendoit de vous, Madame.

HORTENCE.

Ah, quel ſupplice!
Vous me perſécutez.

ARISTE.

J'en ai bien du regret.

HORTENCE *plus vivement.*

Eh bien, Monſieur, gardez auſſi votre ſecret.

ARISTE.

à part.

Ah! je ne m'étois pas trompé dans mon attente!

à Hortence.

Il faut vous deviner; & vous ſerez contente.
Je ne vous preſſe plus. Puiſſe un retour heureux
Satisfaire au plutôt mes deſirs & vos vœux!

SCENE IV.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE.

Ses deſirs, & mes vœux!

elle rêve.

CLORINE *au fond du Théatre.*

Le portrait eſt en vûë!
Monroſe va rentrer; attendons en l'iſſuë.

HORTENCE *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion.
Je viens de soutenir la persécution,
L'attaque la plus vive, & la plus continuë.....
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Que suis-je devenuë?
Conçois-tu les efforts, peut-être superflus,
Que j'ai faits?

CLORINE.

Contre qui? Je ne sçai rien de plus.

HORTENCE.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sensible,
Ariste.....

CLORINE.

Eh bien, Ariste?

HORTENCE.

Il a fait son possible.

CLORINE.

C'est-à-dire qu'enfin cet homme a deviné:

HORTENCE.

J'en serois accablée.

CLORINE.

Il s'est imaginé
Ce que depuis long-tems j'imagine moi-même.

HORTENCE.

Conçois-tu ses desseins? D'où vient ce soin extrême?
Dis?

CLORINE.

C'est pour contenter certains vouloirs malins,
Où naturellement les hommes sont enclins;

Ils ont tous la fureur de sçavoir nos foiblesses.

HORTENCE.

Je me flatte d'avoir éludé ses finesses.

CLORINE.

Et que sçait-on ? Peut-être il vous trouve à son goût.

HORTENCE.

Lui ?

CLORINE.

Mon Dieu ! Pourquoi non ? Il faut s'attendre à (tout ;
Quand on a comme vous tant d'attraits en partage.

HORTENCE.

Va, tu n'y songes pas : c'est un homme trop sage.

CLORINE.

Ne sont-ce que des foux qui peuvent nous aimer ?
Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâmer.

HORTENCE.

De quoi donc ?

CLORINE.

Que je cherche au fond de ma mémoire !
C'est à l'occasion... tenez... voilà l'histoire.
Il faut vous l'avoüer ; c'est pour votre portrait... ;
Que diantre ! Il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

HORTENCE.

Tu l'auras égaré. C'est une bagatelle.

CLORINE.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle,

Je ne ſçais.... J'entrevois du myſtére en ceci.

HORTENCE.

Comment ?

CLORINE *montrant l'appartement de Monroſe.*

Je gagerois qu'il n'eſt pas loin d'ici.

HORTENCE.

Ni moi, ni mon portrait, n'intéreſſent perſonne.
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je ſoupçonne....
Si Monroſe l'avoit !.... Eh bien, vous m'entendez ?

HORTENCE.

Que veux-tu qu'il en faſſe ?

CLORINE.

Ah ! vous me demandez
Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime ?

HORTENCE.

Qui, lui, m'aimer encore ? Ah, quelle erreur extrême !
Hélas ! Son infortune, ou quelqu'autre ſujet,
M'ont ôté ſon amour : je n'en ſuis plus l'objet.
Tu vois depuis un tems comme il fuit ma préſence.
Lui-même il a déja commencé notre abſence.
Nous ſommes en éxil dans la même maiſon.

CLORINE.

Si vous ne l'aimiez pas, il peut avoir raiſon.

HORTENCE.

Si je ne l'aime pas..... Etois-je la maîtreſſe ?
Ne m'a t-on pas livrée à toute ma foibleſſe ;

Aux charmes d'un eſpoir que le ſort a trahi ?
Apprends-moi donc comment j'aurois déſobéï.
Qu'on s'en prenne au devoir : c'eſt lui qui m'a ſéduite.

CLORINE.

Madame, j'en reviens au ſoupçon qui m'agite.
Monroſe, ſi j'en crois ce que j'ai dans l'eſprit,
Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.
La reſtitution peut en être incertaine.
Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.
Enfin à tout hazard, & ſans plus marchander,
Je vous conſeillerois de le lui demander.

HORTENCE.

Qui ! moi, lorſqu'il me fuit, je chercherois ſa vûë !

CLORINE.

Vous avez tous les deux beſoin d'une entrevûë.

HORTENCE.

Ce ſeroit trop riſquer mon malheureux ſecret.
Mon amour vient de prendre un eſſor indiſcret ;
C'eſt le dernier.

CLORINE.

Mais ſi d'un air ſoumis & tendre
Il vous le rapportoit, ſans vouloir vous le rendre !
Pourriez-vous le forcer ?.....

HORTENCE.

Puis-je faire autrement ?
Clorine, il faudroit bien.....,

CLORINE.

Qu'il vienne ſeulement !.

SCENE V.

ARAMONT, HORTENCE, CLORINE,

ARAMONT.

AH! Madame, c'eſt vous! J'en ſuis comblé de (joye.
C'eſt à propos qu'ici la fortune m'envoye
Pour vous marquer mon zéle & ma diſcrétion.

HORTENCE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramaſſer ce portrait ici proche :
Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche :
Quelqu'autre moins fidelle auroit pû s'en ſaiſir.

CLORINE.

à part.

Eh bien, quel enragé !

ARAMONT.

Je me fais un plaiſir.....

HORTENCE.

Clorine étoit en peine.....

CLORINE.

Et la voilà finie.

à part.

Euſſiez-vous dans le fond de votre Baronnie !

HORTENCE *en lui faiſant la révérence.*

Monſieur, je ſuis ſenſible à votre procédé.

à Clorine.

Reprenez ce portrait.

SCENE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à part.*

CEt homme eſt poſſédé.

ARAMONT *à part, & le portrait à la main.*

Oüais ! mon petit ſervice eſt pris en déplaiſance !

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

ARAMONT.

Falloit-il le garder afin qu'on le cherchât,
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

CLORINE.

J'aurois pû le trouver tout auſſi bien qu'un autre.

ARAMONT.

En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

ARAMONT.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pû.

CLORINE.

Donnez, Monſieur, donnez, puiſqu'il faut le reprendre :
Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

SCENE VII.

ARAMONT *seul.*

JE ſerois bien ſurpris ſi je n'étois qu'un ſot.
Oui, vraiment, à la fin j'entends à demi mot.
Il s'enſuit qu'il falloit d'abord entr'autre choſe
Remettre ce portrait dans les mains de Monroſe :
Et je conclus de-là qu'Hortence a le cœur pris.
Travaillons là-deſſus ; il n'importe à quel prix.

SCENE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

PArbleu, tu nous as fait une belle bévuë !

ARAMONT.

Laquelle ?

DORNANE.

A ton avis ?

ARAMONT *à part.*

L'auroit-il déja ſçuë ?

DORNANE.

Tu prônes l'héritage....

ARAMONT.

Oui : c'eſt un tour d'ami.

DORNANE.

Et que le défunt laiſſe un argent infini.

ARAMONT.

Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monroſe.
Peut-on ſe maintenir à moins qu'on n'en impoſe ?
Par-là, ſes créanciers, prêts à fondre ſur lui,
Se ſont tranquilliſez.

DORNANE.

Tu vas voir aujourd'hui
Que ta fineſſe aura des ſuites bien contraires.
Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.
Ils ſçavent qu'on les joüe : ils vont ſaiſir partout.
J'ignore ſi Monroſe en pourra voir le bout ;
Pourvû que ſon honneur n'en ſoit pas la victime.

ARAMONT.

Quelle chimére !

DORNANE.

Point : ma crainte eſt légitime.
Pour être ſerviable, il faut être prudent.
On eſt bien dangereux, quand on eſt trop ardent.
J'aimerois cent fois mieux une amitié ſtérile,
Que celle qui me nuit, en voulant m'être utile.

ARAMONT.

J'ignorois que mon zéle eût ſi mal réuſſi.
Mais de plus d'un endroit il me revient auſſi
Que le vôtre n'a pas tout le ſuccès poſſible :
A Monroſe, au contraire, on dit qu'il eſt nuiſible.

MONROSE.

Oui ; c'eſt la verité.
On vient de me tirer de ma ſécurité.

DORNANE.

Comment ? La Cour auroit ! ....

MONROSE.

Il lui plaît de répandre
Ses graces ſur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.
Elle accorde au plus digne .....

DORNANE.

Eh ! dis au plus heureux.
Le nomme-t-on ?

MONROSE.

Non : mais le fait n'eſt plus douteux.
C'eſt un autre que moi.

DORNANE.

N'es-tu point trop crédule ?

MONROSE.

Mon malheur eſt certain.

DORNANE.

Mais il eſt ridicule.

MONROSE.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop inſtruit ;
Un autre eſt déſigné. Ce n'eſt point un faux bruit.
Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir devancé ma fortune future.
Comptant ſur l'avenir que j'ai trop eſpéré,
J'en avois pris l'état : je me ſuis obéré.

DORNANE.

Parbleu, qui ne l'eſt pas! Surtout parmi nous autres!
Meſſieurs tes créanciers feront comme les nôtres.
Ils prendront patience. Ils ſont faits pour cela.
Ne va pas, en payant, nous gâter ces gens-là.

ARAMONT.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

DORNANE.

Ils t'auront rançonné : ce ſont tous des Corſaires.

MONROSE.

Quand tout cela ſeroit, j'en ai ſubi la loi.
L'on ne me verra point réclamer contre moi.

DORNANE.

Ah! ſi tu veux payer, il faut te laiſſer faire.
Mais cela ne conduit à rien ; tout au-contraire.
Ou tu veux t'acquiter par un nouvel emprunt,
Ou tu comptes beaucoup ſur les biens du défunt?

MONROSE.

Point du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire
Que mon oncle, après lui, ne laiſſe que ſa gloire.
Il ne fut jamais riche : & tout ce que l'on dit
Ne ſera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.
Je crois que je pourrai conſerver ce Domaine,
Que vous me connoiſſez au fond de la Touraine ;
C'eſt-là que pour jamais je m'enſevelirai.

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous ſuivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme;
Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme;

MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer? Comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire?
Faut-il, pour soutenir toujours le même état,
A mille malheureux emprunter mon éclat?
A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris?
J'aime mieux n'être plus, que de vivre à ce prix.

DORNANE.

C'est une extrémité fâcheuse, abominable.
Que diable! au bout du compte elle n'est pas tenable:

Je

Je voudrois bien t'aider, mais je ne ſçais par où.
Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un ſou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en donne;
J'ai promis une fête à certaine perſonne,
Que j'avois ménagée expreſſément pour toi.
De plus, je te dirai .... Tu le ſçais comme moi;
Il ſemble qu'on avoit un préſage infaillible,
Qu'aux beſoins d'un ami je ſerois trop ſenſible.
On m'a lié les mains : ſans quoi .... Mais après tout,
Ne précipitons rien. Il faut voir juſqu'au bout.
La révolution me paroît un peu prompte.
Je le ſçaurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'eſt encore un faux bruit que l'on aura ſemé.
Ne conclus rien avant que j'en ſois informé.

Il va pour ſortir.

MONROSE *à Aramont.*

Tu parois pénétré de mon malheur extrême;

ARAMONT.

Je ne le ſoutiens pas auſſi-bien que vous-même;

MONROSE.

Il faut s'en conſoler.

ARAMONT.

Que nous veut le Marquis?

DORNANE *revenant myſterieuſement.*

Je reviens. Quand j'y penſe..... Il faut tout mettre au pis
Nous vivons dans un ſiécle où rien n'eſt impoſſible;
Où, bien-loin de ſervir, le mérite eſt nuiſible.

Il pourroit arriver que, sans sçavoir pourquoi,
La Fortune auroit pris un travers avec toi.
Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de disgrace,
J'entre dans tes raisons; je me mets à ta place.
Je sens que le dépit justement irrité,
Ton honneur, en un mot, & la nécessité,
Malgré tous tes amis, pourroient bien te réduire
A prendre le parti dont tu viens de m'instruire:
En ce cas, je propose un accommodement,
Qui nous arrangeroit tous deux également.

MONROSE.

Parle.

DORNANE.

Ton Régiment est à ma bienséance.
Pourrois-je de ta part avoir la préférence?

MONROSE.

De tout mon cœur.

ARAMONT.

Oui: mais vous n'avez point d'argent.

DORNANE.

Parbleu, j'en trouverai.

ARAMONT.

Cet homme est obligeant.

DORNANE.

Pour un si bon usage, on n'est point sans ressources.
Mes amis m'aideront....

ARAMONT.

Ouidà.

DORNANE.

Si dans leurs bourses

Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

ARAMONT.

Un billet ! je suis votre valet.

MONROSE.

On peut s'ajuster.

ARAMONT.

Mal.

MONROSE.

Je t'en laisse l'arbitre.

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.

Ce seroit à bon titre.

DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,
Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE.

ARAMONT.

LA proposition me paroît surprenante,
Et pour trancher le mot elle est impertinente.
Quoi ! de votre dépouille il veut s'accommoder ?
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient cette surprise extrême,
Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui-même ;
Mais quand il s'agira de faire son chemin,
Sa famille pour lors y donnera la main.

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu ?

MONROSE.

Sans doute.
Puiſqu'il faut que je vende. Heureux dans ma déroute
De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis !
C'eſt le dernier plaiſir qui me ſera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en paſſer.

MONROSE.

Souffre que je te quitte.
Je voudrois voir Ariſte ; & j'y cours au plus vîte.

SCENE XI.

ARAMONT *ſeul.*

NOus n'avons plus qu'Hortence en cette extrémité.
Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortence une atteinte fatale ;
Faiſons-lui redouter une heureuſe rivale ;
Et puiſqu'il faut, contre elle, employer ce détour,
Armons la jalouſie en faveur de l'amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE *au Valet.*

J'Attendrai ſon retour. Sartout, qu'on l'avertiſſe,
Sitôt qu'il rentrera.

SCENE II.

ARISTE *ſeul.*

Faut-il que je ne puiſſe
Lui dire mon ſecret ? Monroſe eſt étonnant
De ne pas voir quel eſt le péril imminent,
Où ſon humeur facile expoſe ſa fortune.
La remontrance ici deviendroit importune ;
Et loin de s'éclairer par mes avis ſecrets ;
Il iroit les traduire à ces gens indiſcrets ;

A qui sa confiance est un peu trop livrée.
Oh! jeunesse, toujours d'elle-même enyvrée!
Monrose est dans ce tems difficile à passer.
Il faut y supléer, & ne nous point lasser:
Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
Quoiqu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses dettes;
Il ne se perdra point.

SCENE III.

ARISTE, MONROSE.

ARISTE.

Nous nous cherchons tous deux.

MONROSE.

Oui, je sors de chez vous.

ARISTE.

Quel est ce bruit fâcheux?
Ce qu'on dit, est-il vrai? Vous quittez le service?

MONROSE.

Je ferai malgré moi ce cruel sacrifice.

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MONROSE.

Je vends mon Régiment
Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement?

ARISTE.

Peut-être, rien ne presse encore ; il faut attendre....

MONROSE.

Attendre!... Quoi, Monsieur? Qu'ai-je encore à pré-
(tendre ?
C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Sçavez-vous si cet autre accepte ?

MONROSE.

Ah! je le crois.

ARISTE.

Ou vous le supposez. Est-ce une conséquence ?
On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.
Empêchez cependant qu'on n'aille débiter
A la Cour, & partout, que vous voulez quitter.
Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,
Ou du moins d'un dépit qui n'est pas à sa place.

MONROSE.

Ce sont mes ennemis....

ARISTE.

Non ; ce ne sont point eux ;
Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.
Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe personne
Dans ces réflexions que je vous abandonne.
Quand j'y pense, entre nous, je vois présentement
Que l'amitié se donne & se prend aisément ;
Elle est, comme l'amour, hazardeuse & légere ;
Une conformité frivole & passagere

D'âge, d'état, d'humeur, & sur tout de plaisir,
Sans nul autre éxamen, suffit pour nous saisir.
Nous nous associons, comme on fait en voyage,
Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage;
Et l'on devient ami comme on devient amant:
Pour faire une maîtresse, il ne faut qu'un moment.
Mais l'amitié, du moins comme je l'envisage,
De part & d'autre éxige un long apprentissage;
Et vous devez sçavoir à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'yvresse,
Trop de facilité, des erreurs de jeunesse;
Ma confiance a pû s'égarer quelquefois
Dans la prospérité peut on faire un bon choix?
Et comment démêler l'amitié véritable
D'avec la flatterie alors inévitable?
La Fortune nous met un bandeau sur les yeux.
Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,
Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance,
Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance?
Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.
L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,
M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires;
Ils se sont partagé le poids de mes affaires;
Ils s'en sont emparez. S'ils ne sont pas heureux,
Que voulez-vous? Du moins, je ne crains avec eux

Aucune ingratitude, aucune fourberie.

ARISTE.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie? ....
Pardonnez; je m'échappe ici mal-à-propos:
C'eſt, je crois, vous en dire aſſez en peu de mots;
Du reſte eſt-il permis de vous parler d'Hortence?

MONROSE.

Hélas!

ARISTE.

Qu'eſt ce? On ſoupçonne un peu votre conſtance.
Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement?
Parlez; auriez-vous pris quelqu'autre engagement?

MONROSE.

Quand la fortune change, & devient ſi cruelle,
Le cœur d'un malheureux devroit changer comme elle.
Ma conſtance eſt du moins un ſecret ignoré.
Je dévore mes feux, & j'en ſuis dévoré.

ARISTE.

Qui peut vous impoſer ce pénible ſilence?

MONROSE.

La probité l'éxige, & l'intérêt d'Hortence:
Tous deux ſont qu'à ſes yeux j'ai ceſſé de m'offrir;
J'ai craint de l'offenſer, j'ai craint de l'attendrir.
Son repos m'eſt trop cher, pour oſer le détruire;
Et je l'eſtime trop, pour vouloir la ſéduire.
La diſtance à preſent eſt trop grande entre nous;
Il faut que ſon amant puiſſe être ſon époux.

Ainſi je dois ceſſer une vaine pourſuite.
Je n'ai plus que les pleurs, le ſilence, & la fuite.

ARISTE.

C'eſt aſſez. On me mande ; & je vais à la Cour.
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

SCENE IV.

MONROSE *ſeul.*

IL n'eſt plus tems ; ſes ſoins ne me ſerviront guéres.

SCENE V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

ON vous attend. Ce ſont, je crois, des gens d'affaires ;
Ils en ont bien la mine.

MONROSE.

Allons, je vais les voir.

CLORINE.

Le départ de Madame eſt fixé pour ce ſoir.

MONROSE.

Je ſçais que je lui dois rendre un compte fidelle.
Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

SCENE VI.

CLORINE *seule.*

S'Il vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux:
Mais la voici qui vient d'achever ſes adieux.

SCENE VII.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE *avec un billet à la main.*

JE ſuis au déſeſpoir; la mépriſe eſt cruelle:
Comment la réparer?

CLORINE.

Madame, quelle eſt elle?

HORTENCE.

Mes gens ſe ſont trompez.

CLORINE.

Peut-on ſçavoir en quoi?

HORTENCE.

J'ai lû, ſans y penſer, ce qui n'eſt pas pour moi.

CLORINE.

Ah! n'eſt-ce que cela? Quitte à brûler la lettre,
Et ne s'en pas vanter!

HORTENCE.

Il faut la lui remettre
Abſolument.

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plaît?

HORTENCE.

A Monroſe. Et peut-être ai-je lû mon Arrêt.
On finit ſes malheurs, s'il veut être ſenſible :
Ce billet l'en aſſure.

CLORINE.

Ah! ſeroit-il poſſible?

HORTENCE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé.
S'il n'eſt pas inconſtant, du moins il eſt aimé.

CLORINE.

Oui, c'eſt un grand attrait.

HORTENCE.

Hélas! qu'elle eſt heureuſe
De pouvoir à ſon gré ſe montrer généreuſe,
Et d'employer ainſi!.....

CLORINE.

Je ne ſçai; mais enfin
Cela ſent ſa beauté qui touche à ſon déclin.

HORTENCE.

Va trouver Aramont... lui-même. Il faut lui dire
Que je veux lui parler, avant qu'il ſe retire.

CLORINE.

Eh, qu'en voulez-vous faire? Ah! ſi vous l'employez,
Vous l'allez bien charmer. Mais ſi vous m'en croyez,

Vous le voulez charger de rendre cette lettre ?

HORTENCE.

Sans doute.

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre ?

HORTENCE.

La supprimeroit-il ?

CLORINE.

Ah ! n'en ayez pas peur.
D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur.
Ils la liront ensemble ; & puis gare la glose !
Il fera ses efforts pour pervertir Monrose.

HORTENCE.

Il n'importe.

CLORINE.

Madame, il vous sacrifiera.

HORTENCE.

Plus il est son ami, mieux il me servira.

CLORINE.

Monrose est son idole ; il l'aime ; il l'a vû naître ;
Son zéle est sa folie ; il n'en est pas le maître.

HORTENCE.

Sçais-tu bien que je suis lasse de t'écouter ?

SCENE VIII.

HORTENCE *seule.*

J'Ai donc une rivale ? Il n'en faut point douter.
La preuve que je tiens a de quoi me suffire.
Je ne suis pas la seule à qui l'amour inspire
En faveur de Monrose un projet généreux !
Une autre s'intéresse à son sort malheureux ! . . . .
Si nous nous rencontrons dans la même pensée,
J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée . . . .
Mais on ne revient point... Ah ! que les Valets sont...
Elle paroît inquiette.

SCENE IX.

HORTENCE, UN VALET.

LE VALET.

J'Ai laissé le paquet chez Monsieur Aramont.

HORTENCE *avec inquiétude.*

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre ?

LE VALET.

Oui. Son Valet de chambre aura soin de lui rendre.

SCENE X.

HORTENCE *seule.*

QU'ai-je fait? Quand je veux l'empêcher de pé-
(rir,
N'est-ce point un ingrat que je vais secourir?
Eh! dois-je me livrer à cette inquiétude,
Et le sacrifier à cette incertitude?
N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir?
Pour être généreuse, a-t-on besoin d'espoir?
Employons les moyens qui sont en ma puissance,
Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance.
Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement;
Que ce soit comme ami, si ce n'est comme amant.

SCENE XI.

HORTENCE, CLORINE.

CLORINE *éplorée.*

ON attend Aramont.

HORTENCE.

A-t-on quelques nouvelles?

CLORINE.

Oui, Madame, beaucoup; & même assez cruelles.

HORTENCE.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs?

CLORINE.

Armez-vous de courage; il eſt d'autres malheurs....
Ils vous ſont perſonnels.

HORTENCE.

Serois-je condamnée
A paſſer ſous le joug d'un cruel hyménée?
Ma fortune ſans doute aura tenté quelqu'un,
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun?

CLORINE.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

HORTENCE.

S'il eſt vrai, tu peux rompre un ſi cruel ſilence.
Tu pleures? Les détours deviennent ſuperflus;
Parle.

CLORINE.

Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus.
Cet Oncle de Monroſe....

HORTENCE.

Explique ce myſtere.

CLORINE.

Cet homme qu'on croyoit un ſûr dépoſitaire,
Que votre pere avoit chargé de votre bien.....

HORTENCE.

L'auroit-il diſſipé?

CLORINE.

L'on ne retrouve rien;

Rien du tout, en un mot.

HORTENCE.

Mais en es-tu bien sûre?

CLORINE.

Hélas! que trop, Madame; & je vous en assure.
A l'instant même on vient de lever le scellé.
J'ai tout sçû d'un Témoin qui me l'a révelé;
Et ce Témoin, Madame, est un des Commissaires.

HORTENCE.

Que dis Monrose!

CLORINE.

Il est avec ses gens d'affaires.
D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs;
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.
On diroit que lui-même il s'en croit responsable:
Dans son accablement il est méconnoissable:
Toute sa fermeté se change en désespoir:
Sans détourner les yeux, il n'a pas pû me voir:
Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore;
J'en ai versé moi-même;... Et j'en répands encore.

HORTENCE.

Ah! c'est trop m'attendrir, & me désespérer.

CLORINE.

En l'apprenant, j'ai crû que j'allois expirer.

HORTENCE *à part.*

Quel bonheur! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

CLORINE.

Qu'allez-vous devenir?

HORTENCE.

Ce sera mon affaire.

CLORINE.

J'envisage pour vous quelques soulagemens
Qui pourront.....

HORTENCE,

Qui sont-ils?

CLORINE.

Ce sont vos diamans;
Vous en avez; ils sont d'un prix considérable.
Du moins, vous vous ferez un sort moins déplorable.

HORTENCE.

Le Baron par hazard sçauroit-il mon état?

CLORINE.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat!
Il peut n'en rien sçavoir.

HORTENCE *à part.*

Si cela pouvoit être!

CLORINE.

Il n'étoit point ici quand..... je le vois paroître.

HORTENCE.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

SCENE XII.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT *à part.*

Voyons donc si ma lettre aura bien réussi.

HORTENCE *à part.*

Voici l'instant fatal ; tout mon cœur en frissonne.

à Aramont.

Monsieur, en arrivant, n'avez-vous vû personne ?

ARAMONT.

En entrant, on m'a dit que je devois vous voir :
Et je viens m'acquitter de ce premier devoir.

HORTENCE.

Puis-je compter sur vous ?

ARAMONT.

Tout me sera facile.

HORTENCE.

Je le souhaite.

ARAMONT.

En quoi puis-je vous être utile ?

HORTENCE.

Avant de m'exposer, il faudroit m'assurer.....

ARAMONT.

Choisissez le serment ; je suis prêt à jurer.

HORTENCE.

Le service est unique ; & je vais vous surprendre.

ARAMONT.

Voilà précisément comme j'aime à les rendre.

HORTENCE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.
Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

ARAMONT.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente ?

HORTENCE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi.
Je vous engage tout, mon honneur, & ma foi.
Que je sois réputé le plus grand des parjures !...

HORTENCE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sûres
De l'état que je fais de votre probité.
Mon cœur va s'épancher avec sécurité.
Monrose vous est cher ?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

HORTENCE.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême,
Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

ARAMONT.

Sûrement.

HORTENCE.

Unissons... l'amour & l'amitié.
Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.
Votre ami va périr. Je sçais ce qu'il projette.
Puisque le sort s'obstine à le persécuter,
Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.

S'il vend son Régiment, sa perte est infaillible :
Il met à sa fortune un obstacle invincible.

ARAMONT.

Il est vrai ; son dessein est de quitter la Cour :
Son malheur l'y contraint ; ce sera sans retour.
Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice !
Ma fortune, mes biens, seroient à son service ;
Je sçaurois employer des moyens détournez :
Mais malheureusement mes pouvoirs sont bornez.

HORTENCE.

Oserois-je vous prendre à vos propres paroles ?

ARAMONT.

Je ne fais point ici des avances frivoles ;
Et je voudrois pouvoir me vendre, ou m'engager.
Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;
C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.
Pour la premiere fois je murmure contre elle.
Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

HORTENCE.

Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens !..

ARAMONT.

Je les saisirois tous : mais, hélas ! qui sera-ce ?

HORTENCE.

Moi-même.

ARAMONT.

Vous, Madame ?... Ah ! ah ! ceci me passe.

HORTENCE.

Ne pourrois je être aussi généreuse que vous ?
Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous ?

ARAMONT.

Je sçais qu'il n'en est point qui ne vous soit commune;
Mais avec tout cela, Madame, il en est une
Que l'on n'a point laissée à votre liberté :
C'est malheureusement la générosité.
Quoique vous joüissiez d'un bien considérable,
Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

HORTENCE.

Mais si par un hazard je le pouvois !... Hé bien ?

ARAMONT.

Un si, rend tout possible, & ne conduit à rien.

HORTENCE.

Peut-être.

ARAMONT.

Eh non. Les loix, votre sexe, votre âge,
Vous mettent hors d'état.....

HORTENCE.

Je sçais notre esclavage.
Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer,.....
J'ai quelque superflu dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment ?

HORTENCE.

C'est peu de chose : & toutefois j'espére
Que ce secours pourroit, du moins....

ARAMONT.

Quelle chimére !

SCENE XIII.

HORTENCE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *tout effrayée.*

AH! Madame... Monsieur, excusez, s'il vous plaît
Je suis toute saisie.....

HORTENCE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENCE.

Quoi donc?

CLORINE.

Ce sont vos pierreries...

HORTENCE.

Clorine, parlez bas.

CLORINE *à voix entre-coupée.*

Qui sont évanoüies:
Je viens de les chercher, mais inutilement;
Et vous êtes volée..... indubitablement.

HORTENCE *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse?

CLORINE.

Eh, comment donc, Madame?
Ne sçavez-vous pas bien que cela se réclame?

HORTENCE.

Ce n'on est pas la peine.

CLORINE.

Ah! vous me confondez.

HORTENCE.

Taisez-vous.

CLORINE *examinant Hortence & Aramont.*

Je ne sçais comment vous l'entendez;
Mais je ne comprends rien à cette politique.
J'entrevois du mystére ici.

HORTENCE.

Point de replique.
Sortez; retirez-vous.

Clorine sort en regardant Aramont.

SCENE XIV.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT.

ME serois-je mépris?
Ce sont vos diamans qui vous ont été pris?
Permettez; je m'en vais chez tous les Lapidaires,
Leur donner sur ce vol les avis nécessaires:
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENCE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur; ils sont chez vous.

ARAMONT.

Chez moi?

HORTENCE.

HORTENCE.

Je les ai fait porter, sans vous l'apprendre,
Je craignois vos refus ; & j'ai dû vous surprendre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENCE.

Enfin j'ai vos fermens.
Songez à satisfaire à vos engagemens.
Le salut de Monrose est en votre puissance.

ARAMONT.

Ah ! c'est trop éxiger de mon obéïssance

HORTENCE.

Son sort est dans vos mains, & vous en répondez :
Vous nous sauvez tous trois, si vous me secondez.

ARAMONT.

Oh ! parbleu, serviteur.

HORTENCE.

Quelle froideur funeste !
Cette foible ressource est tout ce qui nous reste.

ARAMONT.

Cessez de me séduire.

HORTENCE.

Eh quoi ! vous hésitez ?
Puis-je mieux employer ces superfluitez !
Qui ne seroient pour moi qu'une charge importune !
N'auroit-il pas joüi de toute ma fortune ?

ARAMONT.

Il l'auroit partagée.

HORTENCE.

Eh! peut-on me blâmer?
C'eſt un infortuné que l'on m'a fait aimer...
C'eſt l'ami le plus cher que vous ayez au monde,
C'eſt ſur vous à preſent que notre eſpoir ſe fonde;
Par-là vous détournez ſon plus preſſant malheur;
Et bientôt il devra le reſte à ſa valeur.

ARAMONT.

Ce ſeroit le moyen de lui ſauver la vie.

HORTENCE.

Hé bien; ſauvez-le donc.

ARAMONT.

J'en aurois bien envie!
Mais ſi par un malheur que je ne puis prévoir,
Monroſe, quelque jour, venoit à le ſçavoir,
Comptez qu'il en auroit une douleur amere,
Et qu'il m'accableroit de toute ſa colere.
Je le connois, Madame; il ſeroit furieux.

HORTENCE.

Mais il ſeroit ſauvé. Lequel aimez-vous mieux?
Son courroux eſt-il plus à craindre que ſa perte?
Comment en ſeroit-il la moindre découverte?
Il ne peut le ſçavoir que de vous, ou de moi.
Ainſi banniſſez donc un ridicule effroi.
Comptez ſur mon ſecret; je compte ſur le vôtre.

ARAMONT.

O ſexe, toujours ſûr de triompher du nôtre!

L'action eſt ſi belle.....

HORTENCE.

Ah ! j'éprouve en ce jour,
Que l'amitié n'eſt pas moins tendre que l'amour.
Allez ; que votre zéle ait une heureuſe ſuite !
De tous ſes créanciers empêchez la pourſuite ;
Ce n'eſt pas tout.

ARAMONT.

Encore ?

HORTENCE.

Oui ; j'éxige de vous
Un ſervice moins grand, mais peut-être plus doux.
Rendez-lui ce billet, qui s'adreſſe à lui-même :
Il peut être pour lui d'une importance extrême.

SCENE XV.

MONROSE, HORTENCE, ARAMONT.

MONROSE *à Aramont.*

voyant Hortence.

JE te cherche.... Que vois-je ? Hortence ? Ah ! ſi (je puis,
Cachons-lui ſa ruine, & l'état où je ſuis.

HORTENCE *à Monroſe.*

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE *embaraſſé.*

Vous les adouciſſez, en daignant me l'apprendre.

Continuez un soin qui m'est si précieux.
Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux,
Qu'après avoir donné quelqu'ordre à vos affaires.
Je m'occupois des soins qui vous sont nécessaires.

HORTENCE.

Monsieur, occupez-vous d'un objet plus pressant.
Ne nous direz-vous rien de plus intéressant ?

MONROSE.

Je me trouve garant de votre destinée ;
Et je compte qu'avant la fin de la journée . . . .

HORTENCE.

N'avez vous plus d'espoir du côté de la Cour ?
La fortune cruelle est-elle sans retour ?

MONROSE.

Ce seroit me flatter contre toute apparence.
J'ai reçu mon Arrêt avec indifférence.
Le sort peut à présent multiplier ses coups :
Les maux dont on me plaint sont les moindres de tous.

HORTENCE.

Mais d'un si grand malheur quelle sera la suite ?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être instruite,
J'irai traîner ailleurs le reste de mes jours :
Du moins aucun remords n'en troublera le cours.
Un tendre souvenir me tiendra lieu du reste.

HORTENCE.

On voudroit détourner cet avenir funeste . . .

Monsieur, vous n'êtes pas si fort abandonné....
A des vœux impuissans l'on ne s'est pas borné....
à part.
Si le sort vous poursuit..... O Ciel! que vais-je faire?
à Monrose.
Vous verrez que l'amour ne vous est pas contraire.
lui donnant la lettre. à part.
Tenez..... Ma fermeté commence à succomber.
à Monrose. à part.
Lisez.... A ses regards il faut me dérober.

SCENE XVI.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *le billet à la main.*

HOrtense se déclare.

ARAMONT.

On se lasse de feindre;
On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre? Votre cœur n'en est-il plus charmé?

MONROSE *avec vivacité.*

Ne me parles jamais d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.

Bon!

TAYLOR INST. OXF

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortunée
Qu'un malheureux amour. Ah, quelle destinée !
Il lit bas.

ARAMONT *à part.*

Quel changement est-il arrivé dans son cœur ?

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,
Elle offre.... Ah ! je succombe à son malheur extrême.
Vois comme elle m'écrit.
Il donne le billet à Aramont.

ARAMONT *étonné & reconnoissant la lettre qu'il a écrite.*

Eh ! morbleu, c'est le même !

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne ?

ARAMONT *confus.*

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains ; & j'en suis confondu.

MONROSE.

Eh, quand elle pourroit régler son hymenée,
Que feroit-elle, hélas ! puisqu'elle est ruinée ?

ARAMONT.

Elle est ruinée !

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je suis désespéré.
Tout de bon ?

MONROSE.

C'est un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien operé.

MONROSE.

Je vois que tu la plains!

ARAMONT.

Point du tout, je me joüe!

à part.

Ah! s'il sçavoit le reste!

MONROSE.

Il faut que je l'avoüe,
Je ne reconnois guére Hortence à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état?

MONROSE.

Cher ami, le sçavois-je? On vient de me confondre!

ARAMONT.

Et moi, de même.

MONROSE.

Il faut cependant lui répondre;

ARAMONT *en déchirant le billet.*

En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

MONROSE.

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.
Faut-il que je l'abuse, ou que je la mépriſe?
Je ne puis.

ARAMONT *à part.*

Il faut donc avoüer ma sottiſe.

Si ce billet vous cause un si grand embarras,
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras !

ARAMONT *à part.*

Se déclarer un sot, est un grand sacrifice.

MONROSE.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort, vous vous creusez l'esprit
Pour faire une réponse à ce maudit écrit ;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi ?

ARAMONT.

Non, vous dis-je ; & pour cause,
Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est ?...

ARAMONT.

Oui ; j'en sçai quelque chose.

MONROSE.

Il n'est point d'elle ? . . Eh, mais elle me l'a donné.
N'en es tu pas témoin ?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné :
Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne pense,
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence. . .

MONROSE.

Eſt il d'un autre ?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grace, explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez, fulminez ; que diable ! il eſt de moi.

MONROSE.

De toi ?

ARAMONT.

Vous l'avez dit ?

MONROSE.

Quelle eſt ta frénéſie ?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalouſie
Pour tirer ſon ſecret. C'eſt un petit ſecours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de ſignaler ton zéle ?
Que ſçais-tu ſi je veux qu'on me ſerve auprès d'elle ?
T'ai-je employé pour être éclairci de mon ſort ?

ARAMONT.

Eh ! n'eſt-on pas aſſez puni quand on a tort ?

MONROSE.

Ce ſeroit à preſent contre toute apparence
Que je pourrois douter de ſon indifférence.

Hortence vient de faire éclater ſon mépris.

ARAMONT.

Oui.

MONROSE.

Si du moindre amour ſon cœur étoit épris,
Elle auroit ſupprimé cette lettre fatale,
Que ſans doute elle a dû croire d'une rivale.

ARAMONT.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.

MONROSE.

C'eſt un malheur de moins. Mais laiſſons tout cela,
Et ſongeons à l'état de cette infortunée,
Que, je ne ſçais comment, mon oncle a ruinée.
Je tenois tout de lui; je n'avois preſque rien.

ARAMONT.

Il eſt vrai.

MONROSE.

Juſqu'ici j'ai vécu ſur ſon bien;
J'ai juſques à ſa mort ſurchargé ſa dépenſe:
Ainſi j'ai partagé les dépouilles d'Hortence.
Il me ſeroit affreux de vivre à ſes dépens.
Autant que je pourrai, je dois, & je prétends
Réparer en ſecret des pertes auſſi grandes.
Il me reſte une Terre. Il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh! ne vous chargez point de ſemblables remords.
S'il falloit réparer les ſottiſes des morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas ſuffire.
Ce n'eſt pas votre faute; on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui :
Il se juge lui-même, & jamais par autrui :
Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absoudre ;
En un mot, je le veux.

ARAMONT.

Mais....

MONROSE.

Il faut t'y résoudre ;
Tiens ; voilà.....

ARAMONT.

Qu'est-ceci ?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plaît.

MONROSE.

Point d'obstination ;
L'affaire presse. Avant que sa ruine éclate,
Va, cours, vends à tout prix.

ARAMONT.

Ma foi, non.

MONROSE.

Je m'en flatte.

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne-toi d'inutiles refus.

ARAMONT.

Mais, vous dis-je.....

MONROSE.

Je fuis ; je ne t'écoute plus.

SCENE XVII.

ARAMONT *seul.*

MOnrose, écoutez donc.... Il est bien loin. Que faire ?
C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.
Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

PUis-je obtenir d'Hortence un moment d'audience ?

CLORINE *d'un air triste & brusque.*

Madame va venir ; donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste, à ce qui me paroît ?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah ! je vois ce que c'est.
Vous comptiez suivre Hortence au Convent ; mais sa sainte
Avec impolitesse a frustré votre attente
Par un sot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable vouliez-vous achever vos beaux jours?
Dans les ennuis forcez d'une triste clôture,
Vous, dont l'esprit actif, toujours à la torture,
Petille dans un corps de salpêtre & de feu?
D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu;
Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortence.

CLORINE *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

ARAMONT.

Et dans sa décadence
Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

CLORINE.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

ARAMONT.

Clorine est héroïque!

CLORINE.

Et vous ne l'êtes guére.
Je voudrois me charger de toute sa misére.
Que ne puis-je?.... Du moins, je ne suis pas de ceux
Qui sçavent abuser d'un cœur trop généreux.

ARAMONT.

Ecoute, mon enfant. Je vois qu'auprès d'Hortence
Il faut que je te serve.

CLORINE.

Ah! je vous en dispense.

ARAMONT.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien ;
Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

CLORINE.

Non, Monsieur, s'il vous plait.

ARAMONT.

Parbleu, Mademoiselle.
voyant Hortence.
Ce sera malgré vous..... Mais je la vois ; c'est elle.

CLORINE *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

ARAMONT *à part.*

Cette fille paroit avoir quelque soupçon.

SCENE II.

HORTENCE, ARAMONT.

HORTENCE *avec empressement.*

Vous m'apportiez, sans doute, une heureuse nouvelle ?
Mon cœur impatient voloit au devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-dà !

HORTENCE.

N'êtes vous pas notre Libérateur ?

ARAMONT.

Vous me donnez, Madame, un titre trop flatteur.

HORTENCE.

Ne vous est-il pas dû ?

ARAMONT.

Que le Ciel m'en préserve !

HORTENCE.

D'où vient cet embarras ? Quelle est cette réserve ?
Avez-vous fait usage ?.....

ARAMONT.

Ils sont toujours chez moi ;
Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

HORTENCE.

Que dites-vous, Monsieur ? O Ciel ! est-il croyable ?
Est ce donc-là cet homme utile & serviable ?
Je le trouve en défaut quand j'ai besoin de lui !
Vous vous démentez donc pour moi seule aujourd'hui ?

ARAMONT.

Monrose m'est bien cher : mais je suis incapable
De le servir ainsi. Je serois trop coupable.

HORTENCE.

Eh ! le serez vous moins en le laissant périr ?

ARAMONT.

Je voudrois, autrement, le pouvoir secourir.

HORTENCE.

Vous prétendez l'aimer ?

ARAMONT.

Autant qu'il est possible.

HORTENCE.

Ne vous en vantez plus..... Serez-vous inflexible ?

ARAMONT.

Ce n'eſt pas ſans raiſon. Eh ! Madame, en effet,
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait ?
La gloire que mérite une action ſi belle,
Devoit s'enſevelir & ſe perdre avec elle.
Vous ne pouviez paſſer pour en être l'auteur.

HORTENCE.

Toute ma récompenſe eſt au fond de mon cœur.
La généroſité n'en veut pas davantage.

ARAMONT.

L'intention ſuffit.

HORTENCE.

Eh ! quel eſt ce langage ?
En périra-t-il moins ? Nous connoiſſons ſes biens.
Que peut faire un Guerrier, borné dans ſes moyens ?
Il languit, s'il ne tient un état honorable ;
Sa valeur n'eſt jamais dans un jour favorable.
La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir ;
Il la faut acheter ; il la faut conquérir.
Et malheureuſement (puiſqu'il faut vous le dire)
Le courage tout ſeul n'a pas de quoi ſuffire.
Vous l'avez éprouvé.

ARAMONT.

Pour le faire briller,
Du reſte de vos biens faut-il vous dépouiller ?

à part.

Songez à vous, Madame. Il faut que je m'en tire.

à Hortence.

Vous êtes ruinée. Il eſt bon de vous dire

Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

HORTENCE.

S'il eſt vrai, mon deſaſtre y met un nouveau prix.
L'uſage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance, un peu trop importune,
En cette occaſion vous révolte ſi fort ?
Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon ſort.

ARAMONT.

Pour qui conſervez-vous un intérêt ſi tendre ?
Sçavez-vous ſeulement ſi ? . . . .

HORTENCE.

C'eſt me faire entendre
Que Monroſe peut-être adreſſe ailleurs ſes vœux.

ARAMONT.

Juſqu'ici, vous avez ſi peu flatté ſes feux. . . . .

HORTENCE *vivement.*

Eh ! ne vous chargez point d'excuſer ce que j'aime :
Je ſçaurai mieux que vous m'en acquiter moi-même.
Je lui pardonne tout pourvû qu'il ſoit heureux :
Son bonheur me ſuffit, c'eſt tout ce que je veux.
Et j'y dois concourir autant qu'il m'eſt poſſible.
Pour trancher en un mot, je demeure inflexible ;
Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt.
Je deſavoüerai tout ; & je nierai plutôt . . . .
Au ſurplus, vous avez le ſecret de ma vie :
Diſpoſez-en, Monſieur, au gré de votre envie ;
Voyez, quand je deſcends juſqu'à vous implorer,
Si vous voulez me perdre, & vous deshonorer.

SCENE III.

ARAMONT *seul.*

OH! parbleu, ſerviteur. Pour moi, je m'en déſiſte.
Je remettrai le tout entre les mains d'Ariſte.
Allons.....

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *avec vivacité.*

ARrête. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir.
Tu me vois furieux. On vient de te noircir
D'une accuſation que je crois téméraire.
Il me ſeroit cruel de trouver le contraire.
Clorine.....

ARAMONT *à part.*

Ah! c'en eſt fait.

MONROSE.

Vient de me confier
Un myſtére affreux. Songe à te juſtifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'eſt pas là répondre.
Ne récrimine point, ſi tu veux la confondre.

Cette fille fait plus que de te soupçonner.
Que dis-je ? Elle prétend que tu t'es fait donner
Pour moi les diamans d'Hortence. Est-ce une injure ?
Les aurois-tu reçus ? Parle, je t'en conjure.
Tu conviens de ta faute, en n'osant la nier.
Il ne s'agit donc plus que d'y remedier.

SCENE V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

LE VALET *à Monrose.*

MOnsieur, un Etranger m'a chargé de vous rendre
Ce paquet-là. *Le valet s'en va.*

MONROSE *en ouvrant le paquet, y trouve plusieurs papiers.*

Sçachons ce que l'on veut m'apprendre.
Que vois-je ? Mes billets qui me sont renvoyez !
Oui, vraiment, ce sont eux ; ils se trouvent payez !

ARAMONT.

Tant mieux.

MONROSE *transporté de colere.*

Ah, malheureux, c'est donc-là ton ouvrage ?
Quelle indigne ressource as-tu mise en usage ?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main ?
Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.

J'aurois donné mon ſang pour cette infortunée,
Si j'avois pû lui faire une autre deſtinée.
Tu connois ſa ruine, & tu vas l'achever!
Ah! c'eſt m'aſſaſſiner, en voulant me ſauver,
Impitoyable ami, barbare que vous êtes!

ARAMONT.

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi l'on paye vos dettes?
J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait:
Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait.
Il eſt bien vrai qu'Hortence a voulu me ſéduire.
Puiſqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en inſtruire.
Elle avoit fait porter chez moi ſes diamans:
Ils y ſont: venez-y; vous verrez ſi je mens.

MONROSE.

Ils y ſont? Et pourquoi? Ne pouviez-vous les rendre?

ARAMONT.

Eh que diable! ai-je pû les lui faire reprendre?
Ce que veut une femme eſt écrit dans le Ciel.
Enfin j'ai tenu bon: voilà l'eſſentiel.
J'ai fait ce que j'ai pû contre cette obſtinée,
Juſqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

MONROSE.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
Puiſque j'ai réſolu d'y ſuppléer du mien.

ARAMONT.

Elle a, ſans ſourciller, appris cette nouvelle.
Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle;

J'ai crû que je devois lui dire franchement
Qu'elle n'eſt plus l'objet de votre attachement.

MONROSE.

Moi, je ne l'aime plus ! moi, je ſuis infidelle !

ARAMONT.

N'avez-vous pas rompu cette chaine cruelle ?
Je l'ai crû.

MONROSE.

Non : jamais je n'en eus le deſſein.
Hélas ! c'eſt lui porter un poignard dans le ſein.

ARAMONT.

C'eſt pour ſon bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

MONROSE.

Ne me propoſe point des excuſes pareilles.....
Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait ?

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

DORNANE *à Monroſe.*

TU grondes le Baron ! c'eſt toujours fort bien fait.

à Aramont.

Pardonne, ſi je viens troubler la veſpérie.

à Monroſe,

Sçais-tu ce qui m'arrive ? Ecoute, je te prie...
Je n'en puis revenir. C'eſt pour ton Régiment.
Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément.

Je vais chez qui tu ſçais en faire la pourſuite.
Je me nomme ; on m'annonce ; & j'entre tout de ſuite.
Il me voit ; il ſe léve ; & d'un air prévenant
Il m'embraſſe, & me fait un accueil ſurprenant.
Je le tire à quartier ; je lui fais ma ſemonce :
Mon homme alors ſe trouble ; & voici ſa réponſe.
„ Je ſuis au deſeſpoir (je crois qu'il diſoit vrai)
„ Vous êtes malheureux pour votre coup d'eſſai.
Bref, avec des diſcours à peu près de la ſorte,
Il s'eſt acheminé du côté de la porte.
Nous nous ſommes quittez. Ariſte a manœuvré :
Il venoit d'en ſortir, lorſque je ſuis entré.
Nous aurions fait enſemble une aſſez bonne affaire ;
Car j'aurois raſſemblé tout l'argent néceſſaire :
Mais enfin je te rends ta parole.

ARAMONT.

Tant mieux.
Il s'agit d'un ſervice un peu plus ſérieux.

MONROSE.

Il eſt vrai ; l'avanture eſt preſque inconcevable.
Di-moi ſi c'eſt à toi que je ſuis redevable
D'un ſervice récent.....

DORNANE.

Ma foi, peut-être bien ;
Car je ſers tant de gens ſans que j'en ſçache rien.....

MONROSE.

Je viens de recevoir ſous une ſimple adreſſe
Tous mes billets.

DORNANE.

Que t'a renvoyez-ta Maîtreſſe ?

MONROSE.

Non : mes créanciers.

DORNANE.

Bon !

MONROSE.

Oui, te dis-je, à l'instant.

DORNANE.

Je voudrois que les miens en pûssent faire autant.

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embaraſſe,
C'eſt de ſçavoir celui qui s'eſt mis à leur place.
Quelqu'un les a payez pour moi.

ARAMONT.

Sans contredit.

MONROSE *à Dornane.*

Marquis, n'eſt-ce pas toi ?

DORNANE.

Moi ! je te l'aurois dit.

MONROSE.

Quoi, véritablement ?

DORNANE.

Non, parbleu, je te jure.

ARAMONT.

Tu le prends pour un autre ; & c'eſt lui faire injure.

MONROSE *à Aramont.*

Seroit-ce le Baron ?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,
Ce ſeroit un ſecret que je n'avoûrois pas.

MONROSE,

MONROSE.

Seroit-ce Ariſte ?

DORNANE *en ricanant.*

Ariſte ?... Il mérite à merveille
Qu'on mette ſur ſon compte une action pareille.

MONROSE.

Tu l'en crois incapable ? Il n'eſt pas de ton goût.

DORNANE *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Ariſte eſt capable de tout.
Apprends où t'a conduit une erreur trop durable:
Cet homme vertueux, ce ſage inaltérable,
Toujours pur au milieu d'un air empoiſonné,
Qui paroiſſoit avoir acquis & moiſſonné
De nouvelles vertus où l'on n'a que des vices;
Ce rare Courtiſan, fameux par ſes ſervices,
Dont tout autre que lui ſe ſeroit prévalu,
Qui pouvant être tout ce qu'il auroit voulu....

MONROSE.

Tu parois ironique !

DORNANE.

Il faut ceſſer de l'être.
Ce grave perſonnage, Ariſte n'eſt qu'un traître;
C'eſt lui qui te dépouille; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne ſe peut pas.

ARAMONT.

Ariſte l'a trahi ?

DORNANE.

Lui-même, il a commis une action si basse.
Va le féliciter, te dis-je ; il est en place.
Au moment que je parle, entouré de Flatteurs,
Le coupable & son crime ont des Adulateurs.
Eh bien ! que pensés-tu d'un tour de cette espece ?

MONROSE.

Ah ! daignez-vous prêter à ma délicatesse.
Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.
Que sçavons-nous ? Sans doute il n'a pû refuser.
D'ailleurs, j'étois exclus : je n'y pouvois prétendre.
C'étoit des biens vacans, des graces à répandre :
Ariste en étoit digne ; il en est revêtu ;
Et la Cour a du moins décoré la vertu.

DORNANE.

La vertu ! c'est un fourbe, & je ne puis m'en taire.
Mais s'il t'avoit servi, comme il auroit dû faire,
Et comme j'eusse fait, en parlerois-tu mieux ?
Rends-lui justice : va, c'est un monstre odieux.
Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face,
Et je l'afficherois..... Si j'étois à ta place,
Nous nous verrions de près.

ARAMONT.

L'avis est assez doux.

DORNANE.

Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux ;
Du haut de sa grandeur je le ferois descendre ;
Ou je le forcerois du moins à la défendre.

ARAMONT.

Par ma foi, ce seroit des exploits mal placez.
Son deshonneur nous venge, & le punit assez.

DORNANE.

Et sur ce foible espoir sa vengeance se fonde?
Se deshonnore-t-on maintenant dans le monde?
Voit-on que cette crainte allarme bien des gens?
N'en soyons point surpris. Nous sommes indulgens;
Grace à cette ressource un peu trop éprouvée,
Le plus vil des Mortels va la tête levée.
Nous laissons, parmi nous, habiter des proscrits;
Bientôt leur impudence épuise nos mépris;
Et nous avons enfin la basse politesse
De joüir avec eux de leur scélératesse.
Ariste y peut compter: & peut-être, à mon tour,
Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi, sûrement.

MONROSE.

Ce dénoüement m'étonne!
Ariste..... Ah! c'en est fait... Puisque tout m'abandonne,
Va, j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'est assez... Je t'entends;
Et j'ose me flatter que nous serons contens.
Je m'en vais à la Cour sçavoir ce qui s'y passe;
Et je te l'écrirai. Serviteur; je t'embrasse.

SCENE VII.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

Voilà donc mon Arrêt ! Espoir, Fortune, Amour,
Vous ne m'etes plus rien : je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gémis est celui qui m'accable.
Viens, cher ami ; fuyons un siécle trop coupable ;
Sous un Ciel étranger allons vivre pour nous ;
Pourvu que je te suive, il me sera trop doux.
De ma foible fortune accepte le partage.
Que ne m'est-il permis de t'offrir davantage !

MONROSE.

Hélas ! je puis devoir beaucoup plus à tes soins.
Ecoute ; je suis quitte ; & je n'en dois pas moins
A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.
Cherche à le découvrir ; rends-moi ce bon office.
Le soin de m'acquitter est mon premier devoir.
Mais au destin d'Hortence il faut aussi pourvoir.
A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.
Ah ! quand mon cœur seroit insensible à ses charmes,
Pourroit-il n'être pas sensible à la pitié !
Par tout ce que t'inspire une vive amitié,
Oste-moi de l'horreur où son état me plonge.
C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un songe,

Je mourrois mille fois : & je n'ai plus que toi
Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.
Cher ami, sauve-moi dans un autre moi-même :
D'une indigne détresse affranchis ce que j'aime ;
Répare sa ruine autant qu'il m'est permis,
Employe en sa faveur ce que je t'ai remis ;
Et surtout si tu crains, comme je dois le croire,
Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire,
A tel prix que ce soit, remets-lui ses bienfaits :
Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à Monrose.*

SI vous avez un mot à dire à ma Maîtresse,
Je viens vous avertir, Monsieur, que le tems presse.
Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel ! Il faut .... j'y cours.

SCENE IX.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

EN vous remerciant de tous vos beaux discours.

CLORINE.

En êtes-vous content ? Pour moi, j'en suis ravie.
Je vous devois cela, pour m'avoir bien servie.
Vous êtes bon ami.

ARAMONT.

Vous vouliez me broüiller
Avec Monrose ; mais.....

CLORINE.

Vous vouliez dépoüiller
Ma Maitresse ; mais.....

ARAMONT.

Moi !

CLORINE.

La ressource est commode ;
Ruiner une femme, est si fort à la mode,
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler ;
On ne voit autre chose ; & c'est un pis-aller
Permis, & toujours sûr. On ne s'en fait pas faute.

ARAMONT.

Vous vous formez de nous une idée assez haute.

CLORINE.

Vous n'aviez pas deſſein de m'en faire changer,
Notre ſexe, vous dis-je, eſt un Peuple étranger,
Un Ennemi, ſur qui tout eſt de bonne priſe:
Ce ſont-là des exploits que l'amour autoriſe.

ARAMONT.

Mais ſçachez donc....

CLORINE.

Je ſçais que pour notre malheur
Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre honneur.

ARAMONT.

Quand vous aurez laſſé votre langue maudite,
J'eſpére.....

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous quitte.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *en voyant Aramont.*

AH! ne m'expoſez point devant un indiſcret,
Qui ne devoit jamais avoüer mon ſecret.

MONROSE *à Aramont.*

Laiſſe-nous, cher ami; ta préſence la bleſſe.

SCENE XI.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE.

Ainſi, grace à leurs ſoins, vous ſçavez ma foi-
(bleſſe !
N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux ?
A quoi nous ſerviront les plus tendres adieux ?
Je pattois ſans vous voir, j'aurois fait l'impoſſible;
Le ſort qui me pourſuit eſt toujours invincible.

MONROSE.

En ſuis-je mieux traité ? Pour comble de malheurs,
Je dois le déteſter juſques dans ſes faveurs.
Il n'en eſt point pour moi qu'il n'ait empoiſonnées;
L'amertume & le fiel les ont aſſaiſonnées.
Tout, juſqu'à votre amour..... Quand m'eſt il an-
(noncé ?
Ah, que pour mon malheur tout eſt bien compenſé!

HORTENCE.

Eh! n'examinons point quel eſt le plus à plaindre.

MONROSE.

Il n'importe; achevez. Je ne ſçaurois plus craindre
Tout ce qui peut ſervir à me deſeſperer.
Hortence, il eſt donc vrai, j'ai pû vous inſpirer?....
Eſt ce pour inſulter davantage à vos larmes,
Que j'oſe demander un aveu plein de charmes,

A qui doit me haïr autant que je me hais ?

HORTENCE.

Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point faits?
Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse ?
Ah ! c'est trop éxiger . . . . .

MONROSE.

Quoi, toujours généreuse ?
Hortence, hélas ! pourquoi nous avez-vous connus ?
Un bonheur assuré, des plaisirs continus,
La plus haute fortune, un brillant hymenée,
Auroient rempli le cours de votre destinée.
Quel contraste inoüi ! funestes liaisons,
Que le Ciel en courroux mit entre nos maisons !
Vous partez ; vous allez ensevelir vos charmes
L'exil, l'abaissement, l'infortune, les larmes,
Voilà ce qui vous reste ; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le sort à vous persécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice,
D'être un de vos Bourreaux ; jugez de mon suplice.

HORTENCE.

Me consolerez-vous en vous désesperant ?
Des coups de la fortune êtes-vous le garant ?
Vous me plaignez ! Eh quoi ! ne peut on vivre heureuse,
Si ce n'est au milieu d'une Cour orageuse ?
A l'égard de ce bien qui s'est évanoüi,
Ne pouvant être à vous, en aurois-je joüi ?

En effet, à quoi sert une opulence extrême,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime?
Je ne sens pas qu'on puisse en joüir autrement.

MONROSE.

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENCE.

Et véritablement,
Ma ruine fera le repos de ma vie.
Ma liberté me reste; on l'auroit poursuivie.
L'autorité, contraire à nos vœux les plus doux,
M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

HORTENCE.

Il dépendoit de vous; je n'en connois point d'autre.
J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois;
Mais quand on s'est livré sans reserve à son choix,
Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines!
Sçait-on ce que l'on donne? Est-on bien sûr d'un cœur,
Qu'on arrache de force à son premier Vainqueur?
Eh! puisque mon amour s'irritoit, à mesure
Que je pouvois vous croire infidele, ou parjure....

MONROSE.

Non, vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.
Hélas! vous ignorez comme on peut vous aimer.
Depuis que ma fortune incertaine & flottante
Me tient dans une triste & douloureuse attente,

Il eſt vrai, mon amour craignoit de ſe montrer.
J'ai prévû le néant où je viens de rentrer :
Et je ne ſuis pas fait pour être téméraire.
Pouvois-je imaginer que j'avois pû vous plaire ?
Et quand je l'aurois ſçû, qu'avois-je à vous offrir ?
Je devois vous tromper afin de vous guérir.
Mais vous l'avez dû voir, même avant mon naufrage ;
Je n'oſois qu'en tremblant vous offrir mon hommage ;
Je ne l'ai jamais crû digne de vos appas.
Si vous n'y ſuppléez, ſi vous n'en jugez pas
Par ma diſcrétion & par ma retenuë,
La moitié de mes feux ne vous eſt pas connuë.

HORTENCE.

Hélas ! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
M'empêchoit d'y répondre, & non pas de les voir.

MONROSE *en ſe jettant à ſes genoux.*

Quel aveu ! Permettez à mon ame ravie
Un tranſport qui ſera le dernier de ma vie.
Je puis donc une fois tomber à vos genoux !
Ah ! devroit-on ſurvivre à des momens ſi doux ?

HORTENCE *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous intéreſſe,
Vivez, pour illuſtrer l'objet de ma tendreſſe ;
Rempliſſez mon idée ; elle eſt digne de vous ;
Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux ;
Devenez l'Artiſan de votre deſtinée.
Il eſt beau de dompter la fortune obſtinée,

D'arracher ſes bienfaits, au lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a ſçu mériter.
Ce ſont-là mes adieux, mes vœux, & mon préſage...
Va, l'on ne peut manquer quand on a du courage...
Imitez mon exemple ; & ſçachez .....

MONROSE.

Vous pleurez !

HORTENCE.

Séparons-nous ; adieu.

MONROSE.

Pour jamais !.....

HORTENCE.

Demeurez.

MONROSE.

Je ne puis !

HORTENCE.

Je le veux.

Elle fuit.

MONROSE *en la ſuivant.*

L'inſtance eſt ſuperflue.
Non ; duſſai-je expirer, en vous perdant de vûe !..

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

QUEL état est le mien ! Fortune, en est-ce assez ?
A peine suis-je né, mes beaux jours sont passez.
Ai-je pû mériter un sort si déplorable ?
Le seul bien qui me reste, est un nom qui m'accable.
Je ne sçais où tourner mes pas ni mes regards.
Ah ! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts.
Allons traîner ailleurs mon infortune extrême.
Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

ARAMONT.

Quel est votre dessein ? Où voulez-vous aller ?

MONROSE.

Partout où je pourrai vivre, & me signaler.
Dans l'état où je suis, on n'a plus de Patrie :
J'abandonne la mienne, où, malgré mon envie,

Je ne puis plus m'ouvrir un illuſtre tombeau :
Un ſujet inutile eſt pour elle un fardeau.
Je vais mourir ailleurs, ou mériter de vivre.

ARAMONT.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le ſuivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrois m'obliger à reſter ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?
Quelles raiſons ? En quoi ſuis-je ici néceſſaire ?
Tu reſtes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On en feroit d'affreux, ſi vous vous écartez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur, ſi vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport eſt plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuſe....

MONROSE.

Eh de quoi ?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah ! tout autre que toi....

ARAMONT.

Le Deſtin a comblé toutes ſes injuſtices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices ?
Ce nom convient au crime. Eh, quel eſt donc le mien?

ARAMONT.

Il eſt imaginaire.

MONROSE.

Ah ! ne me cache rien.
Quelque ſoit mon deſtin, je ſçaurai m'y ſoumettre :
Dis....

ARAMONT.

Dornane m'écrit : jugez-en par ſa lettre.

Il lit.

„ Je t'écris à la hâte. Ariſte, non content
„ Des biens de notre ami, lui ravit ſa Maîtreſſe ;
„ Il l'a fait demander : le fait eſt très-conſtant.
„ Tu lui diras, en cas que cela l'intéreſſe,
„ A propos ; on le croit riche ; & je te l'apprends.
„ Entre nous, tu lui vaux cette galanterie.
„ On l'accuſe d'avoir détourné..... tu m'entends ?
„ Fait finir au plutôt cette plaiſanterie.

MONROSE.

Je suis riche !

ARAMONT.

On le dit.

MONROSE.

Comment ? Explique-moi....

Et je suis accusé d'avoir détourné ?..... Quoi ?

ARAMONT.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortence.
L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

MONROSE.

Ah Ciel ! quelle noirceur ! Je deviens furieux.
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux ?
L'horreur qu'on m'attribue est-elle imaginable ?
Ah ! si j'en connoissois l'auteur abominable.....
Jusques à mon honneur, quoi, l'on ose attenter !

ARAMONT.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

MONROSE.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

ARAMONT.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.
Sans elle, notre honneur seroit encor entier.
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.
Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires
Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.
Je les ai répandus ; c'étoit pour votre bien.
On m'a crû. Cependant il ne s'est trouvé rien.

Et je ſuis ſoupçonné. Vous devinez le reſte.

MONROSE.

Quoi! l'amitié m'aura toujours été funeſte!
De mes jours malheureux elle eſt donc le fléau?
Le ſort me reſervoit ce ſupplice nouveau.

ARAMONT.

Soyez sûr que ces bruits ne ſeront pas durables:
Vous n'êtes accuſé que par des miſérables:
C'eſt par des gens comme eux que leurs diſcours ſont (crus.

MONROSE.

Dans la rage où je ſuis, je ne me connois plus.

ARAMONT.

Oppoſez le courage à cette calomnie.

MONROSE.

Du courage? En eſt-il contre l'ignominie?
On la mérite alors qu'on peut la ſupporter.

ARAMONT.

Demeurez; c'eſt à quoi j'oſe vous exhorter.

MONROSE.

Non, tu n'entendras plus parler d'un miſérable.
Je comptois que mon nom me ſeroit favorable:
Il faut l'abandonner. Je ne dois plus ſonger
Qu'à me cacher. Je vais me perdre, & me plonger
Dans une obſcurité la plus impénétrable.
Périſſent ma mémoire, & le ſang déplorable
Qui m'a fait naître!

ARAMONT.

O Ciel!

MONROSE.

Et toi, laisse-moi fuir.

Pour la derniere fois, ne te fais point haïr.

Adieu.

SCENE II.

MONROSE, ARAMONT, un GARDE.

MONROSE.

MAis que nous veut cet homme? O Ciel! (seroit-ce à

Le GARDE.

Je suis chargé d'un ordre.....

MONROSE.

Est ce à moi qu'il s'adresse?

Le GARDE.

Oui, Monsieur. A regret je remplis un devoir.....

MONROSE.

On m'arrête! Eh pourquoi?

Le GARDE.

Vous devez le sçavoir.

Souffrez que je m'acquitte.....

MONROSE.

Allons. Que faut-il faire?

Faut-il que je vous suive?

Le GARDE.

Il n'est pas nécessaire.

Et vous m'avez été consigné seulement.

ARAMONT *au Garde.*

Voulez-vous bien passer dans cet appartement.

SCENE III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

ON m'arrête! & déja l'on me traite en coupable!
On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable!
Mes fers me font horreur.

ARAMONT.

D'où vient cet accident?
Dornane aura parlé. C'est un homme imprudent.
Vous aurez devant lui projetté votre fuite.
Ce bruit vous aura nui. La Cour en est instruite;
Et voilà ce qui fait qu'on s'assûre de vous.

MONROSE.

Comme d'un Criminel.

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh! comment les confondre? Est-il en ma puissance?
Le crime se défend bien mieux que l'innocence.

Quelle preuve opposer ? Où pourrai-je en trouver ?

ARAMONT.

Votre ruine même.

MONROSE.

Eh, comment la prouver ?
Par quels moyens veux-tu que je les désabuse ?
En croit-on les sermens de ceux que l'on accuse ?
Ah ! tout concourt encore à ma conviction.
Ces bruits avantageux à la succession ;
Mes créanciers payez, & le bruit de ma fuite ;
La fortune d'Hortence entierement détruite ;
Le reste de ses biens, dont malheureusement
Tu te trouves chargé pour moi secrettement ;
Clorine qui le sçait, pourra-t-elle se taire ?
Moi-même puis-je & dois je éclaircir ce mystére ?
Non : il faut que ce soit un secret éternel.
Je serai convaincu, sans être criminel.

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE *entre sans être vû.*

MONROSE *accablé dans un fauteuil.*

JE me perds dans l'horreur de chaque circonstance.
Lorsque pour réparer la ruine d'Hortence,
Je détourne sur moi les indignes besoins,
Qu'elle auroit par la suite éprouvé sans mes soins ;

Lorsque pour la sauver de cet état funeste,
Je me prive en secret de tout ce qui me reste,
On croit que dans ses biens j'ai pû souiller mes mains;
Et je suis réputé le dernier des Humains!
O Destin, est-ce assez mal-traiter ta victime?
On m'arrête, on me force à me purger d'un crime,
Qu'est-ce qu'un scélerat a de plus à soufrir?

HORTENCE.

Les remords.

MONROSE *en se levant.*

Quelle voix, quel objet vient s'offrir!

HORTENCE.

C'est une amante en pleurs. On empêche ma fuite;
J'ignore à quel dessein, je n'en suis pas instruite.
On m'a fait revenir.

MONROSE *en voulant s'en aller.*

Laissez-moi me cacher.

SCENE V.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *le retenant.*

Quoi! vous voulez me fuir?

MONROSE.

Laissez-moi m'arracher.

HORTENCE.

Eh! ne nous quittons point dans l'état où nous sommes.

MONROSE *pénétré.*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hommes?
Je ne puis soutenir vos yeux, ni mes revers.

HORTENCE.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'Univers!
Je ne croyois pas être un objet si funeste.
Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste.

MONROSE.

Dites, mon désespoir.

HORTENCE.

Ah! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop détestez.

HORTENCE.

Mon état, mon amour, ma présence, & mes larmes,
N'auront donc point assez de puissance & de charmes
Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs?
Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs!
Vous ne songez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche!

HORTENCE.

Il ne tombe
Que sur ce désespoir où votre cœur succombe.

Je ſçais de quels bienfaits vous vouliez me combler.
Du reſte de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi ?

HORTENCE.

C'eſt toi. Va, tu n'as qu'à pourſuivre;
Laiſſe-moi donc mourir, ſi tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah ! Madame, vivez . . . répondez-moi de vous,
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENCE.

Que je vive ! Eſt-ce à moi d'avoir plus de courage ?
Je conviens qu'on vous fait le plus ſanglant outrage :
Mais enfin ce n'eſt pas un opprobre éternel.
Tombe-t-il ſur vous ſeul ? M'eſt il moins perſonnel ?
L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je ſouffre autant que vous ; ſi ce n'eſt davantage.
Et cependant mon cœur n'en eſt point abbattu.
La vérité fera triompher la vertu.
Juſqu'à ce que le tems la mette en évidence,
Ayons la fermeté qui ſied à l'innocence :
Elle en eſt la reſſource, & le plus sûr garant.
Rétablit-on ſa gloire en ſe déſeſpérant ?
Le découragement autoriſe une injure.
Il faut vivre pour vaincre ; & la victoire eſt sûre ;
Et qui perd tout eſpoir mérite ſon malheur.
Je vous parle ſans doute avec trop de chaleur.

Excusez une amante, ou plutôt une amie.

MONROSE.

Qui me condamne à vivre, accablé d'infamie!
Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin?
Il ne me manque plus que d'être le témoin
Du bonheur d'un Rival... Il en est un, Madame.
Ariste jusqu'ici vous a caché sa flamme;
Jusques dans votre cœur il veut m'assassiner:
Pour être votre Epoux, il s'est fait destiner.

HORTENCE.

Ariste, dites-vous? L'entreprise est hardie.
Il m'aime! Il payera bien cher sa perfidie.

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARAMONT.

JE viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté,
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
Dornane.....

MONROSE.

Eh bien?

ARAMONT.

Son zéle & sa prudence éclatent.
C'est un homme qui veut que les autres se battent.
Il dit que votre idée est de tirer raison
Du procédé d'Ariste, & de sa trahison:

Et

Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vûë.
Mais vous allez avoir une étrange entrevûë.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Ariſte .... Il oſe ici ....

MONROSE.

Quel embarras!

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître ; il marche ſur mes pas.

HORTENCE.

Ah Ciel! que n'ai-je autant de charmes que de haine!
Je le veux accabler ſous le poids de ſa chaîne.

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

SCENE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE, Le GARDE.

ARISTE *au Garde dans l'enfoncement du Théatre.*

VOus pouvez nous laiſſer : votre ordre n'a plus (lieu ;
Je me charge de tout ; la Cour en eſt inſtruite.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARISTE, *à Monrose.*

JE viens rendre raison de toute ma conduite.

MONROSE *sans se détourner.*

On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

ARISTE.

Il est vrai, je le suis; tout succede à mes vœux.

ARAMONT *ironiquement.*

Monsieur, vous voulez bien que je vous félicite!
Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

ARISTE.

Je n'en suis point surpris.

ARAMONT.

Ma foi, je le crois bien.

ARISTE.

On m'a tout accordé.

ARAMONT *en lui remettant l'Ecrain, & la Procuration de Monrose.*

Pour qu'il n'y manque rien,
Tenez; voilà leur reste; ils n'en sçavoient que faire,
Ni moi non plus.... Prenez toujours; c'est votre af-
(faire.

ARISTE.

Madame....

HORTENCE *avec dédain.*

Laissez-moi.

ARAMONT.

Je suis hors d'embarras.

HORTENCE.

Je ne sçai ce que c'est; mais je n'ignore pas
Qu'il vous a plû, Monsieur, d'empêcher ma retraite.

ARISTE *rendant à Clorine l'Ecrain & la Procuration.*

Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

HORTENCE.

Quelle audace! Est-ce à vous que je dois mon retour?

ARISTE.

Oui; j'ai sollicité cet ordre de la Cour.
On ne vous perdra point. L'amour & l'hymenée
Y vont fixer vos jours, & votre destinée.
On m'a favorisé.....

HORTENCE *avec indignation.*

Qui? Vous, perfide ami!
C'est dans la trahison être bien affermi!
Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage!
Mais il faut repousser l'injure par l'outrage.
Notre état différent vous rend audacieux.
Vous croyez m'ébloüir; & je lis dans vos yeux
Un espoir insultant fondé sur mes disgraces:
Mais je ne connois point des ressources si basses..

ARISTE.

Non, Madame ; l'hymen vous garde un sort plus doux.
D'ailleurs, vous êtes riche.

ARAMONT.

En quoi ?

MONROSE.

Que dites-vous ?

ARISTE.

Qu'il est faux que Madame ait été ruinée.

ARAMONT.

Quel conte !

ARISTE.

Cette histoire est mal imaginée.
Ce bruit injurieux s'est détruit aussi-tôt.
Chez un homme public ses biens sont en dépôt.

HORTENCE.

Qu'entends-je ?

CLORINE.

Est il possible ?

MONROSE.

O Ciel ! quelle surprise !

ARISTE *à Monrose.*

C'est la précaution que votre oncle avoit prise.
Oui, Monsieur, ce n'est plus un secret aujourd'hui.
Il est justifié ; vous l'êtes comme lui.

MONROSE *transporté.*

Je suis justifié !

ARISTE.

C'eſt moi qui vous l'atteſte.

MONROSE *tranſporté de joye.*

Fortune, c'eſt aſſez ; je te quitte du reſte.
Mes vœux ſont épuiſez. Mon honneur m'eſt rendu...
à Hortense.
Madame, pardonnez à mon cœur éperdu
Ce tranſport exceſſif....

ARISTE.

Permettez, je vous prie ;
Il eſt bien juſte auſſi que je me juſtifie.
J'ai dû juſqu'à la fin vous cacher des ſecrets,
Où vous auriez pû faire entrer des indiſcrets.
Vos amis vous flattoient contre toute apparence ;
Lorſque je vous ai vû ſans aucune eſpérance,
J'ai brigué pour moi-même ; & j'ai tout obtenu ;
C'eſt depuis quelques jours que j'y ſuis parvenu.
Mais j'avois mes raiſons pour en faire un myſtére ;
Je voulois obtenir une grace plus chére.
L'eſſentiel manquoit à ma félicité.
Après avoir long-tems preſſé, ſollicité,
Ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'à force de priére ;
Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entiére.
Joüiſſez-en, Monſieur : ſes bienfaits ſont à vous.
Le Prince m'a permis de vous les céder tous :
Et je vous les remets avec toute la joye.....
Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur ſe déploye.
Il embraſſe Monroſe.

MONROSE.

Monsieur, ce n'est pas-là tout ce que je vous dois;
Mes créanciers.....

ARISTE.

Laissons cet incident.

MONROSE.

Je vois
Que c'est à vous, Monsieur, que je suis redevable.

ARAMONT.

J'ai pensé m'en douter.

HORTENCE.

Que je me sens coupable!

ARISTE *à Hortence.*

Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main : vous pourrez vous unir.

HORTENCE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon, bon; point de rancune:
Pour moi, je vous réponds que je n'en garde aucune.

ARISTE.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour.
Venez; partons; l'hymen vous attend au retour.

MONROSE.

Ah! permettez du moins que ma reconnoissance
Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

ARISTE.

En vous faisant joüir du destin le plus doux,
Croyez-vous que je sois moins fortuné que vous ?

MONROSE.

à Hortence.

Ah ! Madame, souffrez que mon cœur se partage.

à Ariste.

Monsieur, je ne puis rien vous offrir davantage.
O Fortune ! je sens, & j'éprouve à présent
Qu'un Ami véritable est ton plus grand Présent.

F I N.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL, 1737.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *l'Ecole des Amis*, *Comedie*, & je crois que le Public verra avec plaisir l'impression d'un Ouvrage qu'il a si justement applaudi dans les représentations. Fait à Paris ce 8 Mars 1737. DANCHET.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74755550